



VOLTAIRE *Écritures p. 170*

Voltaire, l'un des philosophes des Lumières les plus importants, a connu une vie mouvementée marquée par l'engagement au service de la liberté. Travailleur infatigable et prolixe, il laisse une œuvre considérable et très variée qui touche à tous les domaines, renouvelle le genre historique et donne au conte ses lettres de noblesse. Ses contes et romans les plus importants sont :

ESSAIS HISTORIQUES

1731 : Histoire de Charles XII.

1752 : le Siècle de Louis XIV.

1753 : Annales de l'Empire.

1756 : Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.

1759-1763 : Histoire de la Russie sous Pierre le Grand.

THEATRE

1717 : Œdipe, tragédie.

1732 : Zaïre, tragédie.

1734 : Adelaïde du Guesclin, tragédie.

1735 : la Mort de César, tragédie.

1736 : Alzire, tragédie ; l'Enfant prodigue, comédie.

1741 : Mahomet, tragédie.

1743 : Mérope, tragédie.

1748 : Sémiramis, tragédie.

1749 : Nanine, comédie.

1759 : Tancrède, tragédie.

1760 : l'Écossaise, comédie.

1778 : Irène, tragédie.

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES

1734 : **Lettres philosophiques**

1738 : Éléments de la philosophie de Newton

1747 : **Zadig**

1752 : **Micromégas**

1759: **Candide**

1763 : **Traité sur la tolérance.**

1764 : Dictionnaire philosophique portatif.

BIOGRAPHIE

François-Marie Arouet est originaire d'un milieu bourgeois, son père était notaire. Il fait de brillantes études chez les jésuites de Louis-Le-Grand. Des vers irrévérencieux l'obligent à rester en province, puis provoquent son incarcération à la Bastille (1717). Une altercation avec le chevalier Rohan-Chabot le conduit à nouveau à la Bastille, puis le contraint à un exil de trois ans en Angleterre. Au contact des philosophes d'Outre-manche où la liberté

d'expression était alors plus grande qu'en France, il s'engage dans une philosophie réformatrice de la justice et de la société. De retour en France, Voltaire poursuit sa carrière littéraire avec pour objectif la recherche de la vérité et de la faire connaître pour transformer la société. Au château de Cirey, en Champagne, il écrit des tragédies ("Zaïre", "La mort de César"...) et, avec moins de succès, des comédies ("Nanine"). Il critique la guerre dans "L'Histoire de Charles XII" (1731) puis s'en prend aux dogmes chrétiens dans "Epîtres à Uranie" (1733) et au régime politique en France, basé sur le droit divin, dans "Lettres philosophiques" (1734). Des poèmes officiels lui permettent d'entrer à l'Académie Française et à la Cour comme historiographe du roi en 1746. Cependant "Zadig" l'oblige à s'exiler à Potsdam sur l'invitation de Frédéric II de Prusse, puis à Genève. Voltaire s'installe définitivement à Ferney, près de la frontière Suisse, où il reçoit toute l'élite intellectuelle de l'époque tout en ayant une production littéraire abondante. En 1759, Voltaire publie "Candide", une de ses œuvres romanesques les plus célèbres et les plus achevées. S'indignant devant l'intolérance, les guerres et les injustices qui pèsent sur l'humanité, il y dénonce la pensée providentialiste et la métaphysique oiseuse. Avec ses pamphlets mordants, Voltaire est un brillant polémiste. Il combat inlassablement pour la liberté, la justice et le triomphe de la raison (affaires Calas, Sirven, chevalier de la Barre...). En 1778, il retourne enfin à Paris, à l'Académie et à la Comédie Française, mais épuisé par son triomphe, il y meurt peu de temps après. Esprit universel ayant marqué le siècle des "Lumières", défenseur acharné de la liberté individuelle et de la tolérance, Voltaire a beaucoup de succès auprès de la bourgeoisie libérale. Il laisse une œuvre considérable. A cause de la censure, la plupart de ses écrits étaient interdits. Ils étaient publiés de manière anonyme, imprimés à l'étranger et introduits clandestinement en France.

THEMES FONDAMENTAUX

1) **Nouvelle méthode historique** : Voltaire a voulu que l'histoire soit philosophique, c'est-à-dire réelle : les faits doivent être exactement établis, contrôlés par la consultation des témoins oculaires et des documents écrits ; tout ce qui est contraire à la raison, à la vraisemblance et à la nature doit être écarté ; les récits légendaires et les miracles n'ont pas leur place dans une œuvre historique, sauf comme exemples de la crédulité et de l'ignorance des siècles passés. Les idées, la religion, les arts, les lettres, les sciences, la technique, le commerce, et ce que Voltaire appelle les « mœurs » et les « usages », occupent une place croissante : ils constituent la civilisation, dont Voltaire écrit l'histoire,

sans la nommer, puisque le mot n'existait pas encore.

2) **Hommes, hasard et déterminisme déterminent l'histoire** (CPR. Machiavel) : Voltaire voit agir dans l'histoire trois sortes de causes : les grands hommes, le hasard et un déterminisme assez complexe, où se combinent des facteurs matériels – comme le climat et le tempérament naturel des hommes (CPR. Montesquieu) – et des facteurs institutionnels, comme le gouvernement et la religion. Le hasard est ce qui vient dérouter les calculs humains, les petites causes produisant les grands effets. Quant aux grands hommes, ceux qui comptent aux yeux de l'historien sont ceux qui ont conduit leur pays à un sommet de civilisation : Périclès, Philippe de Macédoine et Alexandre le Grand dans la Grèce antique ; César et Auguste à Rome ; les Médicis au temps de la Renaissance italienne ; Louis XIV dans la France du XVII s. Voltaire n'ignore pas que ces grands hommes ont rencontré des circonstances favorables qui ont permis que l'humanité a continué à progresser.

3) **Le polémiste** : Voltaire écrit l'histoire également en polémiste : ses jugements sont orientés par les combats philosophiques, par les problèmes propres à son époque et par les intérêts d'un homme de sa culture et de son milieu. Il pense que l'histoire, à son époque, doit devenir une science, non pas parce qu'elle formulera des lois générales, mais parce qu'elle établira exactement les faits et déterminera leurs causes et leurs conséquences.

4) **Dieu est un grand horloger et géomètre du monde** : les philosophes disent que Dieu est le principe de création de l'univers. Voltaire l'appelle « le grand horloger », Voltaire n'est pas théiste, mais déiste. Il croit en l'existence d'un Dieu, mais qui est, comme on peut le lire dans *Candide* Dieu se soucierait donc peu des hommes, il est transcendent, pas immanent. Il n'y a donc pas de prêtres, pas de hiérarchie dans sa conception de l'église. Pas de tribunal de l'inquisition, ni d'autodafé. Cela afin d'éviter tous les abus de confiance et les guerres de religions. Il n'y a pas de prières de demandes non plus. Si le philosophe est celui dont toutes les pensées, logiquement liées, prétendent élucider les premiers principes de toutes choses, Voltaire n'est pas un philosophe. Ce qu'il appelle philosophie est précisément le refus de la philosophie entendue comme métaphysique. Qu'est-ce que Dieu, pourquoi et quand le monde a-t-il été créé, qu'est-ce que l'infini du temps et de l'espace, qu'est-ce que la matière et qu'est-ce que l'esprit, l'homme a-t-il une âme et est-elle immortelle, qu'est-ce que l'homme lui-même ? Toutes ces questions posées par la métaphysique, l'homme ne peut ni les résoudre ni les

concevoir clairement. Il est sur que : a) que l'existence du monde implique celle d'un créateur, car il n'y a pas d'effet sans cause, et que ce créateur d'un monde en ordre est souverainement intelligent ; b) que la nature a ses lois, dont l'homme participe par sa constitution physique, et que des lois morales de justice et de solidarité, dépendant de cette constitution, sont universellement reconnues, même quand elles imposent des comportements contradictoires selon les pays ; c) que la vie sur cette terre, malgré d'épouvantables malheurs, mérite d'être vécue ; d) qu'il faut mettre l'homme en état de la vivre de mieux en mieux et détruire les erreurs et les préjugés qui l'en séparent.

5) **Critique de l'optimisme :** Toute la philosophie se ramène ainsi à la morale, non pas à la morale spéculative, mais à la morale engagée, qui peut se faire entendre sous n'importe quelle forme : tragédie, satire, conte, poème, dialogue, article de circonstance, aussi bien que sous l'aspect consacré du traité. Son esprit critique se dresse contre un optimisme aveugle fondé sur un acte de foi ou sur des raisonnements à la Pangloss, ce personnage de Candide (1759). Voltaire condamne tout aussi énergiquement ceux qui calomnient l'homme, les misanthropes comme Pascal, et, croyant en un Dieu de bonté, il déteste l'ascétisme et la mortification.

6) **Critique de l'absolutisme et discussion sur la monarchie :** Voltaire est favorable au Despotisme éclairé c'est-à-dire que le pouvoir du roi doit être illuminé par les intellectuelles et les philosophes de Lumières. Selon lui le pouvoir doit bien rester aux mains d'un seul homme mais le souverain, éclairé par les idées nouvelles, doit respecter les libertés individuelles.

7) **Égalité des hommes :** selon Voltaire les hommes sont tous égaux devant la loi. Il y a une critique des injustices et la recherche de l'égalité des droits. Voltaire ne se soucie pas de prouver l'égalité de principe qui caractérise tous les hommes, il l'affirme comme une évidence universelle. Il est clair, écrit-il, que « *tous les hommes jouissant des facultés attachés à leur nature sont égaux* ». Ils le sont quand ils s'acquittent des fonctions animales, et quand ils exercent leur entendement. Tous les animaux de chaque espèce sont égaux entre eux. L'égalité naturelle liée à la condition de l'homme, aux limites de ses sens, à ses communes souffrances, à son destin de mortel, suscite chez Voltaire un lyrisme amer : « *Les mortels sont égaux, leur masque est différent. C'est du même limon que tous ont pris naissance, dans la même faiblesse, ils traînent leur enfance, et le riche, et le pauvre, et le faible, et le fort, ont tous également des douleurs à la mort* ». Cette égalité profondément ressentie crée moins des droits qu'une solidarité spontanée qui

s'exprime dans la bienfaisance voltairienne, une des formes de l'activité de l'écrivain.

8) Tolérance et abolition de la peine de mort : En 1764, Cesare Beccaria publia sous le titre *Dei delitti e delle pene* (Des délits et des peines), dont le succès secoua l'Europe et déclencha une réforme profonde des institutions répressives. Son ouvrage développe une nouvelle logique du droit de punir qui doit être dégagé de toute considération religieuse ou morale et ne peut se fonder que sur la seule utilité sociale : « *Pour qu'un châtement produise l'effet voulu, il suffit qu'il surpasse l'avantage résultant du délit* ». Il met en doute la légitimité de la peine de mort et constitue le socle fondateur de la pensée abolitionniste. Inspiré de la philosophie des Lumières et de ses réflexions critiques sur le système judiciaire et pénal, il condamne tout ce qui s'inspire d'un esprit de vengeance et peut sembler dicté par la loi du talion. Les peines doivent être proportionnées au délit, sans cruauté inutile. La peine de mort doit donc être écartée comme irréparable et excédant le droit qu'a la société de se défendre. De nombreux pays européens limiteront alors les cas d'incrimination passibles de la peine de mort. Léopold II abolit la peine de mort en Toscane en 1786, Joseph II la supprime en Autriche en 1787. L'ouvrage fut salué par Voltaire comme le « vrai code de l'humanité » et qu'il était le correspondant de Cesare Beccaria, l'un des premiers auteurs à avoir lancé le combat contre la peine de mort. Tout d'abord réticent quant à l'idée de rejoindre le parti abolitionniste, Voltaire publia tout d'abord œuvres sous couvert d'ironie attaquant plus la façon de pensée française de son époque que la peine capitale elle-même.

9) Ironie : L'ironie de Voltaire est libération de l'esprit et du cœur. : Micromégas est plus optimiste, Candide plus pessimiste. Mais dans tous, Voltaire s'est mis lui-même, totalement, assumant ses contradictions (car il est à la fois Candide et Pangloss) et les dépassant (car il n'est ni Pangloss ni Candide), répondant aux questions du monde qui l'écrase par une interrogation socratique sur ses expériences les plus profondes. Car l'ironie y est elle-même objet d'ironie. L'écrivain, en utilisant l'ironie, dit le contraire de ce qu'il pense pour se moquer de quelqu'un ou de quelque chose. Un décalage existe entre l'énoncé, que découvre le lecteur, et la pensée réelle de l'auteur. Pour comprendre le propos ironique, le lecteur doit identifier l'opinion dont l'auteur se moque. Il doit aussi identifier la pensée véritable de l'auteur. a) L'attaque. L'ironie affaiblit, détruit une opinion en la présentant comme dérisoire ou absurde. b) La déstabilisation. L'ironie déstabilise le lecteur. Elle le contraint à s'interroger sur la valeur d'une opinion ou d'une certitude.

c) L'adhésion. L'ironie vise non plus seulement les préjugés et la sottise, mais l'homme en général, être misérable et fragile, borné dans ses connaissances et dans son existence, sujet aux passions et à l'erreur, qui ne peut pas considérer sa condition sans éclater de rire.

OEUVRE

La carrière littéraire de Voltaire se déroule autant sur la première partie du siècle que sur la seconde. Caractérisée par un relatif optimisme, la première partie apparaît comme une période de recherche et de formation. Dès le début, Voltaire s'intéresse à tous les domaines de la connaissance: science, philosophie, religion, histoire, politique, économie. Sa production est donc extrêmement riche et variée. Voltaire compose un long poème en vers, *La Henriade* (1728), où il célèbre les exploits d'Henri IV qui a su établir la pacification après les guerres de religion. Pour la première fois, Voltaire exprime toute son horreur pour le fanatisme religieux : ce sera l'un des thèmes principaux de ses œuvres futures. Passionné aussi de théâtre, Voltaire écrit des tragédies en vers tout au long de sa vie. Racine est le modèle qu'il suit en respectant les règles classiques. Mais, dans ses sujets, Voltaire abandonne progressivement l'Antiquité pour choisir un cadre exotique, comme dans *Mahomet* (1742), ou médiéval, comme dans *Zaïre* (1732), tragédie inspirée d'*Othello* de Shakespeare, dont il connaît et apprécie l'œuvre pendant son séjour en Angleterre. Cette production en vers, qui de son vivant fait de Voltaire le plus grand poète d'Europe, tombe progressivement dans l'oubli. Ce sont, au contraire, ses contes, ses lettres et ses essais philosophiques qui feront de lui le maître à penser de son époque

LETTRES PHILOSOPHIQUES (1734)

En Angleterre, Voltaire commence à composer les *Lettres anglaises* intitulées ensuite *Lettres philosophiques*. Par cet ouvrage, qui sera condamné par le Parlement de Paris, Voltaire contribue à faire connaître en France ce pays d'outre-manche qui depuis longtemps fascine les écrivains français. Voltaire exprime son admiration pour tout ce qu'il voit en Angleterre: les institutions, d'abord, qui par leur nature et par leur esprit lui semblent garantir la liberté des individus et de la nation ; la liberté de religion et l'esprit de tolérance; l'évolution scientifique et la condition sociale des hommes de lettres. Voltaire est frappé aussi par le dynamisme économique de ce pays et par son pragmatisme qui s'opposent aux pesanteurs, à l'immobilisme et aux « préjugés » qui discréditent en France, aux yeux de la noblesse, toute activité commerciale. En faisant l'éloge de ce pays qui paraît si

largement en avance par rapport à la France, Voltaire critique les usages français et invite ses contemporains à réfléchir sur la situation de la France. Avenir 1 p. 258

Texte 1, p. 165

Lettre sur le commerce

Corrigés

Vue d'ensemble

- 1 La cause de la richesse de l'Angleterre est le commerce, et ses conséquences en sont la liberté et la grandeur de l'état. Il y a une sorte de cercle puisque le commerce crée la richesse qui crée la liberté qui a étendu le commerce à son tour. Voltaire montre l'enchaînement des faits découlant du commerce: élargissement de l'Angleterre au monde entier (*maîtres des mers*, l. 4; *trois extrémités du monde*, l. 8), multiplication des possessions (*deux cents vaisseaux*, l. 4-5; *Gibraltar conquise*, l. 9; *trésors des Indes*, l. 10).

Contenu

- 2 Le paradoxe est dans la pauvreté initiale de l'Angleterre qui n'est qu'une *petite île* (l. 5-6) et a peu de ressources naturelles. Voltaire montre que c'est la nécessité qui pousse à l'action. Les preuves du succès sont la puissance maritime de l'Angleterre capable d'envoyer *trois flottes à la fois en trois extrémités du monde* (l. 8). Le commerce rayonne dans le monde entier.
- 3 La défaite de la France s'explique par le manque d'argent (qui est le nerf de la guerre), ainsi que par l'absence de réaction rapide; tandis que les marchands anglais ont su vite prêter l'argent nécessaire (voir le contraste entre la longue phrase du début du paragraphe et la *demi-heure*, l. 16, puis la succession de verbes d'action: *délicra, battit, écrit*, l. 17). L'exemple est bien choisi car la défaite de Louis XIV dans le Piémont et en Savoie marque le début du temps des épreuves.
- 4 5 Le négociant a *un juste orgueil* (l. 20) de son rôle dans le pays, qu'approuve Voltaire: *non sans quelque raison* (l. 21), il le compare à un citoyen romain. Le célèbre «ego sum civis Romanus» pourrait se traduire en un «I am a British businessman». Au contraire, la noblesse française méprise le commerce et les commerçants qui ont, par conséquent, honte d'eux-mêmes. Voltaire ridiculise l'aristocratie française qui met toute sa vanité dans son nom (*en ac ou ille*, l. 24) et dans des charges futiles (*à quelle heure le roi se lève, ... il se couche*, l. 28-29). Le choc des deux syllabes identiques dans (*marquis-qui*) (l. 23) augmente le ridicule de ces petits nobles.

Forme

- 6 Voltaire fait ici une démonstration et son texte est structuré par de nombreuses reprises syntaxiques: *le commerce/c'est le commerce* (l. 1, 3); *pour envoyer/pour ôter/pour empêcher* (l. 7, 9, 11); *on ne prend ni ne défend* (l. 15); *un homme/un homme* (l. 24-25); *à quelle heure/à quelle heure* (l. 28-29); *ou un seigneur/ou un négociant* (l. 28, 30). Il use de contrastes aussi: entre le marchand anglais et le français, entre le comportement des nobles dans les deux pays, entre le noble français et le négociant; l'expression *le rôle d'esclave* s'oppose à *des airs de grandeur* (l. 29-30).

Synthèse

- 7 L'idéal serait que la France donne autant d'importance et de reconnaissance aux seigneurs qu'aux commerçants.

Activités complémentaires

- Les idées de Voltaire ont-elles été entendues dans notre monde moderne? Quelle forme ont-elles prises? Discutez-en en classe.

Approfondissements culturels

Eugène-François de Savoie (Paris 1663 - Vienne 1736), connu sous le nom de Prince Eugène, est un célèbre général des armées impériales autrichiennes, que Napoléon plus tard érigea en modèle. Fils d'Eugène-Maurice de Savoie-Carignan, comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il quitte la France du roi Louis XIV qui ne veut pas lui accorder un commandement, et entre comme volontaire au service de l'Autriche (1683). Il se rend célèbre par ses batailles contre les Turcs. Au moment de la guerre de succession d'Espagne, allié avec les Anglais (le duc de Marlborough), il combat contre la France en Bavière d'abord, puis en Italie où la France est définitivement battue à la bataille de Turin en 1706. La France se retire du territoire italien. Eugène attaque alors en Provence, mais sans succès. En 1713, l'Angleterre signe un traité de paix avec la France (traité d'Utrecht) et en 1714, l'Autriche signe également un traité qui lui est très favorable.

Le Prince Eugène se fit construire à Vienne un palais d'hiver (aujourd'hui siège d'un ministère) et le palais du Belvédère que l'on peut encore admirer. À sa mort, son héritière vendit à l'empereur toute sa bibliothèque, c'est le fond de la bibliothèque nationale autrichienne. Le prince est enterré dans la cathédrale de Vienne, mais son cœur repose à Turin, dans la basilique de Superga.

(Informations Wikipedia)

ZADIG (1747)

C'est dans les contes, que Voltaire considère comme des «facéties », des divertissements sans importance, que l'écrivain exprime avec originalité sa pensée philosophique. Se rattachant à la tradition des contes orientaux fort à la mode à l'époque,

Résumé : *Zadig, jeune Babylonien pourvu de toutes les qualités, croit pouvoir être heureux, mais il ne subira que des mésaventures. Ses illusions amoureuses disparaissent vite : Sémire l'abandonne ; Azora se montre infidèle. Zadig se réfugie dans l'étude des sciences. Nouvelle désillusion. Ses connaissances et sa finesse intellectuelle le conduisent en prison. A peine sorti, il est en butte à la jalousie du courtisan Arimaze, qui réussit à le faire incarcérer. Innocenté, il devient le premier ministre du roi Moabdar. Mais il tombe amoureux de la reine Astarté. Menacé de mort, il doit quitter Babylone. Commence alors pour lui une période d'errance. Arrêté pour un meurtre, il est vendu comme esclave. Mais grâce à son habileté, il devient vite l'ami de son maître Sétoc. Il convainc les Arabes de renoncer à une coutume barbare. Mais des prêtres veulent sa mort. Heureusement Almona, qu'il a naguère sauvée du bûcher, le sauve. Zadig veut retrouver Astarté. Le brigand Arbogad lui apprend que Moabdar est mort et que l'anarchie règne à Babylone. Un pêcheur, dont il sauve la vie, lui donne d'autres nouvelles. Il retrouve par hasard Astarté, qu'il soustrait au seigneur Ogul. Astarté est reçue triomphalement à Babylone. Elle épousera l'homme le plus valeureux et le plus sage, à l'occasion d'un tournoi et d'une épreuve consistant à résoudre des énigmes. Dépossédé de sa victoire au tournoi par Itobad, Zadig rencontre l'ange Jesrad, qui lui donne la clef de ses aventures et le sens de sa destinée. Il remporte l'épreuve des énigmes, épouse Astarté et devient roi.*

Voltaire crée un nouveau genre dans lequel il présente, sous forme de récits pittoresques pleins d'aventures et peuplés de personnages divers, ses jugements sur l'actualité et le monde. Ce qui caractérise les contes de Voltaire, c'est l'équilibre extraordinaire entre pensée philosophique et vivacité du récit, humour et satire, parodie et sexualité. Construits selon un schéma rigoureux, les contes voltairiens présentent généralement un jeune homme pur et optimiste, mais doué de bon sens, qui découvre la vie à travers mille aventures et mille voyages. Les aventures de Zadig, par exemple, sont une transposition des aventures de Voltaire à la Cour. Dans un monde où tout va tant bien que mal, le héros de ce conte apprend à accepter la vie comme elle vient sans trop s'efforcer de la comprendre. Il apprend aussi à exercer sa sagesse et à devenir un homme libre et indépendant. Le conte est donc avant tout une interrogation sur le destin de l'homme, sur

la sagesse humaine et, en même temps, une critique des abus sociaux. Aux yeux de ses contemporains, Voltaire reste toujours le « poète Voltaire », l'écrivain fécond de tragédies et de poèmes en vers. Mais c'est dans les grandes œuvres en prose qu'il exprime les idées les plus originales. Ouvert à tous les problèmes de son temps, il crée dans la civilisation française la figure de l'écrivain engagé.

POEME POUR LE DESASTRE DE LISBONNE (1756)

Le tremblement de terre qui ravage Lisbonne le 10 novembre 1755 bouleverse profondément Voltaire. Le mal naturel, qui fait des hommes des « atomes tourmentés sur cet amas de boue », est pour lui inexplicable. Devant ce monde incohérent, il exprime toute son angoisse et lance un cri d'indignation contre les philosophes qui s'acharnent à montrer que « tout est bien >>. C'est l'occasion d'un grand débat avec J.-J. Rousseau sur la Providence: ce débat aboutit à une remise en question, de la part de Voltaire, de l'optimisme qu'il avait adopté dans la première partie de sa carrière.

ESSAI SUR LES MOEURS (1756)

Cette histoire universelle des civilisations est le fruit d'un travail poursuivi entre 1741 et 1756. Conçu d'abord comme un élargissement du Siècle de Louis XVI (1751), qu'il avait réalisé après vingt ans de recherche documentaire, Voltaire se propose de « déterrer des monuments épars pour faire un corps d'histoire suivie ». Comme dans l'ouvrage précédent, ce qui intéresse Voltaire ce ne sont pas les événements ni l'histoire des gouvernements, mais les manières de vivre et de penser, les productions de l'esprit et de l'art, les techniques et les inventions, bref le « progrès de l'esprit humain » qui exclue toute vision providentielle. Voltaire conduit le lecteur de la Chine antique au Japon du XVI^e siècle, de l'époque des croisades à Richelieu pour l'aider à construire une vision unifiée de l'histoire et à saisir le sens de chaque événement. En montrant la variété des civilisations, Voltaire dénonce l'importance démesurée que l'Occident attribue à sa propre histoire ; en montrant les erreurs et les violences au sein de la civilisation chrétienne, il dénonce le fanatisme. Cette synthèse doit permettre à l'homme éclairé de son temps de tirer une leçon pour le présent et doit le guider dans la réalisation d'une politique tolérante qui favorise le progrès de l'humanité.

VOLTAIRE *L'auto-da-fé*

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé¹, il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu², en grande cérémonie, est un secret infallible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un Biscayen³ convaincu d'avoir épousé sa commère⁴, et deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard⁵; on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation: tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil: huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un san-benito⁶, et on orna leurs têtes de mitres de papier⁷: la mitre et le san-benito de Candide étaient peints de flammes renversées, et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes; mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon⁸. Candide fut fessé⁹ en cadence, pendant qu'on chantait; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide, épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même: «Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres? Passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares¹⁰; mais, ô mon cher Pangloss! le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre, sans que je sache pourquoi! Ô mon cher anabaptiste! le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port! Ô mademoiselle Cunégonde! la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre!»

Il s'en retournait, se soutenant à peine, prêché, fessé, absous et béni, lorsqu'une vieille l'aborda, et lui dit: «Mon fils, prenez courage, suivez-moi».

Candide ou l'optimisme (1759)

1. esecuzione della condanna al rogo di un accusato di eresia - 2. a fuoco lento - 3. originario della provincia di Biscaglia, nella parte nord della Spagna - 4. comare. Il matrimonio tra padrino e madrina di uno stesso battezzato era allora proibito dalla Chiesa cattolica - 5. i due portoghesi si erano comportati come gli ebrei - 6. casacca rituale il cui colore indicava il tipo di condanna - 7. la mitra è il copricapo usato dai vescovi nelle cerimonie religiose. Le mitre di carta erano utilizzate come copricapi d'infamia - 8. falsobordone, tipo di canto usato nelle cerimonie religiose - 9. frustato sul sedere - 10. è raccontato nel secondo capitolo

- 1 Qui sont les *sages du pays*? Pourquoi cet euphémisme de la part de Voltaire?
- 2 Par quelle périphrase Voltaire explicite-t-il la nature de l'auto-da-fé?
- 3 Qui sont les victimes arrêtées et pour quels motifs sont-elles condamnées? Que veut insinuer Voltaire?
- 4 Décrivez la cérémonie de l'auto-da-fé. Sur quels détails insiste Voltaire?
- 5 Que se passe-t-il après l'auto-da-fé? Voltaire a choisi de rapporter l'événement avec une phrase très simple et à la fois très forte. Pourquoi?
- 6 Comment Candide sort-il de l'épreuve? Quel procédé de style utilise Voltaire pour accentuer l'état de Candide?

LES CONTES

MICROMEGAS (1752)

Micromégas est un conte philosophique de Voltaire paru en 1752. Il est considéré (rétrospectivement) comme une des premières œuvres de science-fiction. Le conte décrit la visite de la Terre par un être venue d'une planète de l'étoile Sirius nommé Micromégas et de son compagnon de la planète Saturne. Il souligne la notion philosophique de relativité et contient une critique de la religion. Dans Micromégas (qui signifie « petit-grand »), écrit en 1739 mais publié en 1752, Voltaire raconte les aventures d'un géant de la planète Sirius. Arrivé sur Terre, il entre en relation avec les hommes qui lui paraissent minuscules (des « animalcules », des « petites mites »). Il les entend exposer leurs théories philosophiques, mais leur prétention de tout expliquer lui paraît bien vaine. Montrant le peu de place que l'homme occupe dans l'univers, Voltaire veut donner une leçon de relativité.

Résumé : *Un géant nommé Micromégas, exilé de sa planète: "Sirius" arrive sur Saturne. Il discute avec le secrétaire de l'Académie de Saturne et remarque la petitesse de cette planète et de ses habitants comparé à la sienne. Il discuta de beaucoup de choses importantes relevant de la philosophie. Puis, ces deux personnages partirent voyager ensemble. Ils s'arrêtèrent sur la TERRE. Au début, ils ne virent rien, mais avec des loupes, ils y parvinrent. Ils discutèrent avec des philosophes humains qui leur apprirent que la Terre n'était pas un paradis: partout des guerres et conflits. Après cela, Micromégas leur promit d'écrire un livre pour eux avant de reprendre son voyage. Il s'en alla avec les siens, mais son livre était vide, seulement des pages blanches.*

CANDIDE (1758)

Candide est le plus célèbre conte de Voltaire. Voltaire y affronte la question du bonheur. Il critique l'optimisme et il dit que le monde est un chaos où règne le mal naturel (calamités) et humain (injustice).

Résumé: *Chassé de son « paradis », un château en Westphalie, par le père de Cunégonde, Candide fait le tour du monde entraîné dans des expériences aventureuses souvent cruelles. Il connaît la guerre, la tempête, le tremblement de terre, l'Inquisition et l'égoïsme des hommes. De l'Europe au Paraguay, de l'Eldorado, où règne le bonheur parfait, à Constantinople, le jeune homme, naïf et vertueux, s'efforce de croire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme lui a enseigné son maître Pangloss (en grec, le tout-langue), un philosophe partisan de l'optimisme. Mais cette candeur finit*

par céder aux épreuves. *Candide* retrouve Cunégonde et l'épouse, bien qu'elle soit devenue laide. Avec elle, il s'installe dans une ferme pour « cultiver son jardin ». Au fil des aventures de Candide, le lecteur aborde les questions essentielles posées par les philosophes des Lumières, en particulier la recherche du bonheur. Traité sur un mode à la fois réaliste et burlesque, Candide est la réponse de Voltaire à l'optimisme des philosophes (CPR. Rousseau). La vision du monde qui se dégage est une vision douloureuse : le monde est un chaos où règnent le mal naturel inexplicable (le tremblement de terre) et le mal dont les hommes sont responsables (l'injustice, l'intolérance, la violence). Cette vision n'est pourtant pas désespérée et ne conduit pas à l'athéisme. Pour Voltaire, la seule réponse possible est une morale naturelle fondée sur la sagesse et la modération : « Il faut cultiver notre jardin. » Pour Voltaire l'unique possibilité est une morale naturelle : la force est dans l'homme, qui dit savoir vivre bien avec soi-même. Le jardin peut représenter le travail qui aide l'homme à rejoindre le bonheur ou bien le monde intérieur, où il faut que l'homme soit capable de vivre. .Devant les deux possibilités, « vivre dans les convulsions de l'inquiétude au dans la léthargie de l'ennui », Candide suit le conseil de Martin : «< Travaillons sans raisonner. » C'est l'activité laborieuse qui produit le bonheur de l'homme, le seul qui lui soit accessible. En effet, s'il ne faut pas s'efforcer de comprendre le monde, on peut cependant espérer de l'améliorer par l'action. Le conte a ainsi rempli sa double mission : il a tourné en dérision bon nombre d'idées conventionnelles afin de donner tout son prix à la dernière ligne du texte qui propose une leçon de sagesse simple et concrète. L'argent est un grand thème à travers l'histoire de Candide. Mais parce que l'argent peut être une bonne ou une mauvaise chose, il est représenté de manières différentes. L'argent est une source de pouvoir, l'argent est une des causes du mal, L'argent cause l'appât du gain, L'argent est une source de corruption, et finalement, L'argent peut faire le bonheur. La guerre est un thème omniprésent dans *Candide ou l'Optimisme*. Il y a la guerre des Abares et des Bulgares, mais en réalité, Voltaire parle de la guerre entre La Prusse et La France, ou aussi appelée 'La guerre de Sept Ans' (1756-1763) La guerre nous est présentée comme un spectacle, comme une chose de magnifique. On l'observe à travers les yeux d'un garçon naïf, comme Candide. Voltaire s'oppose aux injustices et brutalités vers les femmes, les enfants, et les personnes innocentes qui souffrent sans raison. Dans *Candide*, la religion est utilisée comme une manière de justifier des actes cruels et inhumains. Par exemple, quand Candide est chassé de la maison du baron, il rencontre

des soldats Bulgares qui le battent et le mettent en prison. Après ça, Candide est forcé de mendier pour avoir de la nourriture. Cela montre que les soldats utilisent leur pouvoir à cause de la guerre pour tourmenter les autres. Pendant le livre, on voit aussi les victimes innocentes de la guerre, la guerre qui est fondée de la religion. La guerre est utilisée pour tuer et abuser les personnes qui ne le méritent pas. Beaucoup de gens religieux dans ce texte utilisent leur foi comme une excuse pour être irrationnel et obsessif vers les autres qui ne croient pas la même chose. Pour exemple, les deux hommes dont Cunégonde avait été la maîtresse des sont qui tués par Candide. Dans Candide, Voltaire montre les contradictions dans la religion. Par exemple, Cunégonde avait été la maîtresse de deux hommes religieux : un juif et le grand inquisiteur. Ils doivent être respectables et honorables, mais ils ne sont pas. Ils encouragent le mauvais traitement des femmes, et ne suivant pas les morales de la religion. Voltaire, à travers son conte philosophique Candide, cherche à illustrer la condition des femmes au XVIIIème siècle. Voltaire associe les femmes avec certaines situations; par exemple, la prostitution et l'esclavage. Les femmes dans Candide sont traitées comme des objets de marchandise. Dans le chapitre huit, lorsque Candide retrouve Cunégonde grâce à la vieille, elle lui raconte son histoire. Les Bulgares qui avaient envahi le château du baron l'ont violée lorsqu'elle était mourante et l'ont prise comme prisonnière de guerre. Un jour qu'elle allait presque le rôle de prostituée car elle doit partager ses nuits avec les deux hommes. Voltaire nous montre à travers son conte à quel point la dépendance des femmes est importante pour l'homme. Les femmes sont importantes pour l'homme, même si elles sont traitées comme des êtres inférieurs et qu'elles sont en bas de l'échelle sociale. Pour l'homme, elles sont des sources de plaisirs émotionnels et surtout physiques.

Vue d'ensemble

① Voltaire montre concrètement l'esclavage en présentant un esclave soumis à toutes les horreurs de sa situation, plutôt qu'en le dénonçant de façon théorique.

Au fil du texte

② Les conditions de vie sont dures: pour vêtement, l'esclave a une caleçon de toile (l. 2); il risque sa main quand il travaille à la sucrerie; on lui coupe la jambe s'il essaie de s'enfuir.

Voltaire rappelle, comme l'avait fait Montesquieu, que c'est à ce prix que l'on consomme du sucre en Europe (l. 11) et que les esclaves font la fortune des Européens, que représente le commerçant Vanderdendur. Le ton du passage *On nous donne... Europe* (l. 7-11) est très calme: à nous s'oppose chaque fois un on implacable qui fait son malheur mais contre lequel l'esclave ne s'insurge pas. Une sorte de fatalité atroce pèse sur lui.

③ Candide représente ce que peut ressentir un homme bon et juste devant une telle abomination (l. 25): il ressent de l'horreur (*état horrible*, l. 4) et de la pitié (*mon ami*, l. 4; *en pleurant*, l. 29-30). Ces deux réactions encadrent le texte et le mettent en perspective: voilà ce que devrait ressentir tout homme devant l'esclavage.

Le nom du maître a une consonance hollandaise (la Guyane est une colonie hollandaise) mais est aussi composé de *den* et *dur* («avoir la dent dure» signifie «avoir la parole sévère»). (Enfin, Voltaire avait un compte à régler avec un commerçant hollandais qui portait presque ce nom.)

④ La deuxième partie du texte s'oppose à l'Église chrétienne qui justifie l'esclavage par le devoir d'évangéliser les Noirs. Or, d'une part, l'enseignement religieux est resté superficiel puisque l'esclave appelle *fétiches* les prêtres missionnaires (l. 18), et, d'autre part, l'esclave ne peut comprendre un enseignement qui parle de fraternité et d'amour entre les hommes, tout en les mettant en esclavage. Voltaire use ici de l'ironie, pointant du doigt la contradiction entre les paroles et les actes des chrétiens. Le mot *généalogiste* et la référence à Adam (l. 19-20) font la satire de ce comportement: non seulement les Noirs ne sont pas considérés comme des frères mais ils sont même traités moins bien que les chiens, les singes et les perroquets (l. 16-17).

Synthèse

⑤ ⑥ Le texte est pathétique, montrant la souffrance d'un homme mal traité et même mutilé volontairement: dès le début, il est montré comme une moitié d'homme, image de ce que les Blancs pensent des Noirs. Cette rencontre provoque l'indignation de Candide (et celle du lecteur) et constitue une étape importante dans son mûrissement. Le texte est un

réquisitoire contre l'esclavage, présentant d'abord la victime puis les mauvais traitements, puis les coupables: les propriétaires de plantations de cannes à sucre, les marchands, les religieux et l'ensemble de la société européenne qui profite du système. Enfin, Candide, comme le ferait l'avocat de la défense, résume le texte par le mot *abomination*.

Activités complémentaires

- Dans quels pays et pour quels motifs économiques des situations aussi dramatiques existent-elles encore, de nos jours?

Texte 3, p. 167

Il faut cultiver son jardin

Corrigés

Vue d'ensemble

① Tous les personnages que Candide a rencontrés au cours de ses aventures se retrouvent dans ce dernier chapitre: Cunégonde avec sa vieille, Paquette, Pangloss, Martin, Giroflée.
La scène finale se passe en Turquie.

Contenu

- ② l. 1-10: derniers discours et réflexions de Candide.
l. 11-29: mise en pratique de la décision prise par Candide.
- ③ Chacun va désormais se rendre utile aux autres et développer des qualités personnelles qui étaient restées «en friche» jusqu'alors. Le jardin est autant intérieur qu'extérieur. Au mal qui règne dans le monde, le remède est pratique et non métaphysique. L'homme doit agir sur ce qu'il peut transformer: lui-même et son entourage proche.
- ④ Chacun a une tâche bien précise et s'y donne de tout son cœur – ce qui développe aussi les qualités morales (Giroflée devient honnête). Voltaire croit au progrès par l'industrie et la volonté de l'homme (on peut se rappeler le modèle anglais et le Mondain).

Forme

- ⑤ L'ironie est présente dans le bavardage de Pangloss qui veut toujours expliquer et justifier son système de pensée.

Synthèse

- ⑥ ⑦ Le fait de ne pas se soucier de la vie politique et sociale est égoïste; par contre, le travail fait le bonheur non seulement de celui qui le pratique mais aussi de tout son entourage. Voltaire veut insister sur la nécessité de faire ce qui dépend de nous, comme lui-même l'a mis en pratique dans son domaine de Ferney dont a bénéficié toute la communauté; il y a un certain fatalisme dans cette conclusion qui peut paraître pessimiste (après tout, Candide vit maintenant avec une Cunégonde acariâtre et laide), mais l'optimisme renaît avec l'avenir que se forge Candide, grâce à son travail.

L'INGENU (1767)

L'Ingénu, écrit en 1767, est l'un des derniers contes de Voltaire. L'Ingénu incarne l'homme naturel idéal doué de bon sens. Voltaire s'en sert non pour condamner la civilisation, mais pour dénoncer un christianisme contre nature, la corruption des hommes d'Église, la tyrannie de l'État et l'hypocrisie de la société.

Résumé : *Le héros est un sauvage américain débarqué sur les côtes bretonnes de la fin du XVIIIe siècle. Il y découvre les règles de la société de l'époque : elles lui paraissent absurdes. Lui-même chaque les Français parla liberté de son comportement et de ses*

idées. Après une série d'épreuves, il finit par assimiler la civilisation dans ce qu'elle a de meilleur (éducation, savoir, tolérance) et devient un homme social.

TRAITE SUR LA TOLERANCE (1763)

Au XVIII^e siècle, l'opinion se sensibilise aux excès et aux carences du système judiciaire. Le célèbre traité de Beccaria est traduit en français dès 1766 : Des délits et des peines témoigne du désir de mieux proportionner les châtiments aux délits, de supprimer la torture, de mieux définir le pouvoir des juges. Voltaire publie en 1766 ses commentaires de l'œuvre, inspirés par l'expérience de l'affaire Calas. Le Traité de Voltaire est le texte qui a le plus contribué à la prise de conscience de la part des milieux éclairés de la nécessité de réformer l'appareil judiciaire et ses procédures. En effet, Voltaire aide son public à comprendre les rouages d'une erreur judiciaire et propose une large réflexion sur les conséquences du fanatisme. Caractérisé par une grande variété de tons (de l'ironie à l'éloquence) et de formes (lettres, maximes, dialogues, faits divers, exposés), le Traité s'élève à la fois contre l'athéisme de la doctrine dangereuse pour l'ordre social, et contre le fanatisme religieux : « Un athée qui serait raisonneur, violent et puissant, serait un fléau aussi funeste qu'un superstitieux sanguinaire. » Voltaire refuse donc les « religions artificielles », celles qui imposent des dogmes et des rites. Il admet pourtant la nécessité pour les masses d'une « religion naturelle » qui croit en l'existence d'un Dieu créateur. << Telle est la faiblesse du genre humain >> : sans la crainte de Dieu, le peuple n'aurait plus aucune règle de conduite. Le texte a la forme d'une prière en apparence, en réalité le contenu de la demande du texte est adressé aux hommes. Le but de Voltaire est d'amener les hommes à une tolérance mutuelle sur le plan religieux et social. C'est un appel à la fraternité entre les hommes. C'est un texte qui développe également le déisme de Voltaire : condamnation de la hiérarchie et des pratiques religieuses qui divisent les hommes. Ce texte fait parti du combat qu'ont mené au 18^{ème} Siècle les philosophes pour la tolérance et le respect entre les hommes. Il achève son ouvrage par une prière à Dieu, véritable manifeste déiste qui fait de la tolérance la plus haute des vertus

Texte 5, p. 169 Prière à Dieu

Corrigés

Vue d'ensemble

- ① Voltaire s'adresse à Dieu (l. 1-2) et les phrases sont injonctives, soit à l'impératif (*daigne*, l. 5, etc.), soit au subjonctif (*que...*, *puissent*, l. 30) pour formuler des prières, qui sont autant de vœux pour la société.

Lecture méthodique

- ② L'homme apparaît ici dans sa faiblesse de créature perdue dans l'immensité (l. 2-3), dotée d'un débile corps (l. 9-10), menant une *vie pénible et passagère* (l. 8-9), semblable à un atome (l. 13). Dieu, au contraire, est éternel (l. 5) et a tout créé (l. 4).
- ③ Voltaire dit que l'existence humaine est déjà assez pleine de maux, pour ne pas en créer d'autres par l'intolérance; l'homme est déjà imparfait; les différences entre les hommes ne sont que des détails infimes à l'échelle de Dieu, de l'univers et de l'éternité. C'est l'idée de fraternité entre des êtres de la même espèce qui devrait l'emporter sur les différences de coutumes, de couleur de peau, de richesse, de religion: *puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères!*

Le style

- ④ a) Voltaire fait ici la satire du clergé catholique et de son intolérance pour les autres religions (notamment le protestantisme). Il montre les pratiques du culte comme quelque peu stupides (les cierges en plein midi, les aubes de toile blanche, l'emploi du latin) et il termine par une critique acerbe de la richesse des hauts membres du clergé qui, parce qu'ils possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal et dominant sur une parcelle d'un petit tas de boue, manifestent de l'orgueil.
- b) Pour montrer la faiblesse de l'être humain sur terre, Voltaire multiplie les adjectifs synonymes et commençant souvent par un préfixe négatif: imperceptibles, débiles, insuffisants, insensées, imparfaites, disproportionnées. Il use aussi de la périphrase pour présenter les choses sous un angle

lecteur ne peut donc jamais entrer dans la fiction narrative, puisque les interventions du narrateur rappellent qu'il s'agit bien d'une fiction.

b) Le lecteur avance en même temps que les personnages, puisqu'il ne connaît d'eux que ce qu'ils veulent bien dire à haute voix... Il est spectateur mais surtout auditeur. Il avance aussi au rythme des interventions du narrateur: chaque fois qu'il croit l'histoire lancée, le narrateur le remet sur une autre voie. Le narrateur s'adresse à lui sans cesse: *vous voyez, lecteur...* (l. 26), *vous faire attendre* (l. 27), etc...

Synthèse

- ⑤ Le roman n'est pas une fiction narrative; Diderot se moque des romans d'aventures: l'action est toujours arrêtée au moment crucial. L'auteur fait sembler d'obéir à la vérité; mais en fait, ses deux personnages n'en sont pas: ils ne font que représenter deux thèses différentes sur la liberté ou le déterminisme. Ce roman est plutôt un conte philosophique.

nouveau et ridicule: l'aube devient *une robe de toile blanche*, le latin *un jargon d'une ancienne langue* et l'argent *un certain métal*. Les phrases sont amples et bâties sur les mêmes rythmes qui évoquent le style biblique et évangélique: *à toi qui, fais que ... et que... , que ceux qui...* Le vocabulaire rappelle aussi la Bible: *créatures, erreurs, aimer, grandeur, vanités*.

Synthèse

- ⑤ Voltaire semble sincèrement ému et réussit à convaincre de la stupidité du racisme ou de l'intolérance. Cependant, la satire reprend le dessus dans la deuxième partie du texte et c'est Voltaire qui manifeste de l'intolérance: l'ironie et la raillerie font un peu oublier l'émotion du début.

C'est au cours d'un dîner à la cour de Frédéric II, à Berlin, que voit le jour l'idée d'un dictionnaire rédigé collectivement, recueillant les principaux arguments contre l'Église de Rome et contre le fanatisme religieux. Voltaire se met à l'ouvrage. Plus tard, installé à Ferney, il revient sur le projet du Dictionnaire. Il est particulièrement motivé par son indignation devant la remontée de l'intolérance religieuse, comme le témoigne l'affaire Calas. << Écraser l'infâme >> (la religion révélée, l'absurdité des dogmes et l'exercice du pouvoir temporel de la religion catholique comme de toutes les religions portant au fanatisme) est désormais le mot d'ordre du vieux combattant que la seule évocation de l'inquisition fait entrer en fureur, qui a chaque année la fièvre le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy. D'autre part, l'Encyclopédie déçoit Voltaire: l'ouvrage n'est pas assez militant, pas assez incisif. Il fera donc son propre Dictionnaire philosophique, et il le fera << portatif >>, témoignant ainsi de sa volonté de porter rapidement la pointe, d'emporter vivement l'adhésion. C'est ainsi que l'écriture elle-même mobilisera toutes les figures de style au service du combat philosophique. Le génie de Voltaire est d'aller vite, de toucher juste à travers l'éloquence, la passion l'ironie, l'humour, la satire, l'indignation, en utilisant toutes les formes, tous les types de textes au service de l'argumentation.

Texte 4, p. 168
Article «Guerre»

Vue d'ensemble

① La critique porte sur l'origine de la guerre (§ 1), le recrutement et les alliances (§ 2-6), la caution apportée par l'Église au conflit (§ 7).

Au fil du texte

② La démythification de la guerre commence par celle de son origine: Voltaire présente sous la forme d'un petit récit au ton très détaché (comme si c'était une succession de hasards) la cause du conflit. Il multiplie les détails anecdotiques (le *généalogiste*, l'*apoplexie*); par contre, il manque des précisions (*un pacte, trois ou quatre cents ans, une province, quelques centaines*). Les longues phrases montrent l'enchaînement fatal des faits qui vont conduire à la guerre: tout part d'un simple *généalogiste* pour se terminer par l'affirmation d'un *droit incontestable*. Ce qui pousse le prince est la *prétention*: la vanité et la cupidité sont cachées derrière une apparence de *droit* non seulement humain mais même *divin*. Les justes protestations des habitants ne sont pas écoutées. Les mots *sans difficulté, de droit divin, au moins, incontestable* sont ironiques et montrent que le prince a tort.

③ Sans qu'il y ait de connecteurs entre les paragraphes, comme si on ne pouvait plus arrêter la machine «infernale» une fois lancée, le conflit s'élargit et les acteurs se multiplient: *un grand nombre d'hommes* (l. 11, les soldats), *les autres princes* (l. 15, les alliés), *des peuples assez éloignés* (l. 19, les mercenaires), de même plus loin au § 6 *cinq ou six puissances belligérantes* (l. 25). Les soldats sont présentés comme des pantins (costume, exercice) qui *n'ont rien à faire ni à perdre* (l. 11-12), tandis que les mercenaires se vendent pour *cinq ou six sous par jour* (l. 19-20). Les princes semblent participer à la guerre pour s'occuper (*une équipée*, l. 15) et manifester leur *pouvoir* (l. 16). Ainsi, Voltaire montre les participants dénués de tout idéal patriotique ou moral, seulement poussés par le hasard ou l'intérêt personnel. Par contre, les effets sont désastreux: la référence à *Gengis Khan* ou *Tamerlan* (l. 17), le mot répété *meurtriers* (l. 16 et au § 7 l. 29 employé pour «soldats»), la comparaison *comme des moissonneurs* (l. 21, image de la mort en action), les mots *s'acharnent* (l. 23), ou encore plus loin *tout le mal possible* rappellent la réalité de ce qu'est la guerre (derrière l'apparent détachement) et disent l'indignation de Voltaire.

④ Les alliances ne sont pas dues à des raisons familiales ou d'honneur ou de foi jurée mais seulement à l'intérêt de chaque puissance belligérante. D'ailleurs les alliances changent au hasard: *tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq* (l. 25-26).

⑤ Dans le dernier paragraphe, Voltaire évoque la dimension surnaturelle (*merveilleux*) donnée à la guerre: il fait la satire de l'hypocrisie et même du comportement sacrilège des princes qui utilisent Dieu

pour leur ambition, alors qu'*exterminer son prochain* est l'exact contraire du message évangélique.

Synthèse

⑥ Sur un mode léger, sur un ton anecdotique, Voltaire démythifie la guerre et en montre les véritables moteurs: l'ambition et la vanité (du prince du début et de tous les autres qui se joignent à lui et qui veulent ajouter une province de plus à leur royaume et faire parler d'eux), la bêtise des soldats qui acceptent d'aller risquer leur vie, le hasard (de la découverte du *généalogiste* ou des alliances), les circonstances économiques (les mercenaires).

Unité 10 – Voltaire

1. EXTRAITS ET VIE. Choisissez la bonne réponse ; si ce n'est pas la bonne réponse, corrigez-la.

1 Dans la *Lettre sur le commerce*, Voltaire critique le système français, en présentant le modèle anglais. V F

2 Dans *Le nègre de Surinam*, son approche au problème de l'esclavage est sérieuse. V F

3 La conclusion de *Candide* est la devise « carpe diem ». V F

4 Selon Voltaire, la guerre est absurde parce qu'on déclare la guerre pour des raisons banales. V F

5 Dans sa *Prière à Dieu*, il parle de l'existence de Dieu. V F

6 Le vrai nom de Voltaire était François-Marie Arouet. V F

7 Voltaire a été emprisonné à la Santé. V F

8 Il s'exile après en Angleterre. V F

9 Il exalte les mérites de l'Angleterre dans les *Lettres philosophiques*. V F

10 Cirey, son refuge, se trouve en Alsace. V F

13 *Candide* a été publié à Genève en 1769. V F

11 À la cour de Louis XIV, il est son historiographe. V F

14 Il passe les dernières années de sa vie à Paris. V F

12 Il fréquente aussi le roi Stanislas de Pologne et Frédéric II de Prusse. V F

15 Ses cendres se trouvent au Panthéon, à Paris. V F

2. EXTRAITS. Reliez les phrases 1-8 avec a-h.

1 Le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et

2 Le négociant entend lui-même parler si souvent avec mépris de sa profession,

3 C'est à ce prix

4 Travaillons sans raisonner (...);

5 Tous les événements

6 Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres (...)

7 Fais que nous nous aidions mutuellement

8 Puissent tous les hommes

a que vous mangez du sucre en Europe.

b cette liberté a étendu le commerce à son tour (...).

c à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère (...).

d sans savoir même de quoi il s'agit.

e se souvenir qu'ils sont frères.

f c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.

g sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles (...).

h qu'il est assez sot pour en rougir (...).



DENIS DIDEROT *Écritures p. 178*

Denis Diderot est un écrivain, philosophe et encyclopédiste français. Diderot marque par sa culture, son esprit critique, sa puissance de travail et un certain génie. Jugée parfois comme peu cohérente et contradictoire, la pensée de Diderot présente au contraire une continuité profonde. Personnalité très éclectique, douée d'une verve exceptionnelle, Diderot offre une production extrêmement variée dans laquelle on reconnaît l'attitude d'un homme qui ne cesse de s'interroger. Il laisse son empreinte dans l'histoire : il révolutionne le roman avec *Jacques le Fataliste* (1765), il invente la critique à travers ses Salons. Diderot est le maître et créateur de la célèbre *Encyclopédie* (1772), qui est une œuvre qu'il dirige avec D'Alembert. L'Encyclopédie est une sorte de synthèse de l'esprit des Lumières. Elle contient 60600 articles sur les sciences, arts, philosophie. L'objectif est d'améliorer la culture de tous les hommes et de former une capacité critique dans tous les lecteurs.

BIOGRAPHIE

Né à Langres et fils d'un maître coutelier, Denis Diderot suit ses études chez les Jésuites, puis au lycée Louis-Le-Grand et devient maître ès Art en 1732. Il mène jusqu'à son mariage, en 1743, une vie de bohème qui lui fait perdre la foi. Pendant cette période, il fait la connaissance de Jean-Jacques Rousseau. Dans ses "Pensées Philosophiques" (1746), Diderot plaide pour une religion naturelle. Se montrant trop libéral par rapport à la religion et aux "mystères", il est condamné par l'Eglise. En 1747, il est chargé par le libraire Le Breton de diriger avec d'Alembert les travaux de l'Encyclopédie. La "Lettre sur les aveugles et à l'usage de ceux qui voient" (1749) provoque son incarcération au château de Vincennes pendant trois mois. Pour Denis Diderot, le seul critère auquel répond la connaissance est l'expérience. Il défend l'idée qu'il n'y a qu'une seule substance, la matière, et que le processus de passage du minéral à la vie est continu. Cette théorie peut être considérée comme une intuition du transformisme de Lamarck. Après sa libération, Diderot se consacre entièrement et pendant plus de vingt ans à la réalisation de l'Encyclopédie, véritable travail d'éditeur, qui lui assure la notoriété. Le premier volume est publié en 1751 et le dernier en 1772. En parallèle à l'Encyclopédie, Diderot poursuit son œuvre littéraire tout en menant une vie éclectique et tumultueuse. Ses

romans, ses critiques et ses essais philosophiques, dont une grande partie ne sera publiée qu'après sa mort, montrent le souci de définir la véritable nature de l'homme et sa place dans le monde. Diderot propose une morale universelle assise, non pas sur Dieu, mais sur les sentiments naturels de l'homme et sur la raison. Sa santé étant fragile, Diderot ralentit ses publications à partir de 1776 et meurt en 1784.

Principales œuvres :

Pensées philosophiques (1746)

Promenade du sceptique (1747)

Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient (1749)

Pensées sur l'interprétation de la nature (1753)

La Religieuse (1760)

Le Neveu de Rameau (1762)

Le rêve de D'Alembert (1769)

Jacques le fataliste (1771)

Essai sur la vie (1778)

THEMES FONDAMENTAUX

- **Sciences comme explication du monde** : Diderot préfère à l'évidence cartésienne la certitude expérimentale. La philosophie doit s'inspirer des sciences. Les sciences s'éclairent par des théories qui sont, pour le philosophe, une recherche des principes constituant certes une métaphysique, mais une métaphysique sans Dieu ni âme qui recherche les principes constitutifs du monde et de la nature (et donc de l'expérience).

- **Athéisme** : selon Diderot, à différence des autres philosophes, Dieu n'existe pas. Il est athée : l'homme et la nature sont la production des molécules. Le monde est un tout matériel. La nature se réduit à une seule substance matérielle (d'où le terme de "monisme matérialiste, du grec monos qui veut dire "seul"). **La matière, sans vide, est constituée de molécules hétérogènes** (il n'y en a pas deux d'identiques). Le mouvement est essentiel à la matière c'est à dire qu'elle se meut d'elle-même sans avoir besoin d'une impulsion divine (cette thèse s'oppose aux déistes). Le matérialisme renverse l'affirmation que la pensée détermine l'existence. Donc Diderot s'oppose fortement à Pascal et semble anticiper le « je suis donc Je pense » de Sartre. La pensée est une des fonctions du corps parmi d'autres. La nature et la nature humaine existent sans Dieu, elles n'ont pas besoin de lui ni comme créateur ni comme conservateur.

- **Matérialisme** : L'homme fait partie de la grande chaîne des causes et des effets de la production et reproduction de la matière. La grande hypothèse de Diderot, c'est celle de la matière sensible. Une profonde parenté chimique existe entre le règne animal, le règne

végétal et la matière inerte. Il ne faut donc pas opposer l'inanimé au vivant ou l'âme au corps. Les molécules sont, d'une certaine façon, vivantes. S'assemblant au hasard, durant l'infinité des siècles, elles forment les organismes. La sensibilité morte des molécules devient sensibilité vive. De la pierre à l'homme pensant, tout est constitué par des molécules de matière qui peuvent sentir : il suffit qu'elles se trouvent dans des organisations telles que leur sensibilité peut s'exprimer. Dans la pierre, la sensibilité est empêchée. Mais si on brise une statue, qu'on l'incorpore à de la terre, qui nourrit une plante, si cette plante est mangée par un animal et cet animal par nous ; alors dans le processus de la digestion nous allons nous régénérer grâce à ses molécules, en faire notre propre chair. Or, sous forme de pierre ou de chair humaine, ce sont toujours les mêmes molécules.

- Attaque au Christianisme : Diderot combat, on le sait assez, la conception chrétienne de la nature et de la nature humaine. Le problème des thèses chrétiennes sur l'homme et la nature est qu'elles ne permettent de comprendre ni l'homme, ni la nature. La religion chrétienne ne résout pas, qu'il s'agit là d'une vision illusoire, imaginaire, destinée à nous plaire et nous consoler.

-L'homme est prisonnier de son corps : Pour les théologiens, l'homme est un composé de deux substances : un corps, qui est une substance matérielle, et une âme, qui est une substance spirituelle. Pour Diderot, il est clair que l'idée de l'âme est une idée vide de correspondant réel ; elle n'existe pas ailleurs que dans notre imagination. C'est donc le corps qui commande le corps (CPR. Rabelais).

-La sensualité est une pulsion incontrôlable : L'homme est en apparence un être libre qui décide de ce qu'il veut et doit diriger librement sa vie. En opposition à la chasteté, il soutient que l'homme est un être sensible qui cherche le bonheur, mais qu'il est naturellement porté vers le sexe, en raison de son instinct de conservation et de plaisir. Il n'y a là ni pure liberté ni pure volonté : l'homme est esclave de ses besoins physiques, en étant de la matière vivante. Un pas de plus encore, et on peut envisager que, de même qu'il y a des corps naturellement plus résistants que d'autres à la maladie ou la fatigue, ou des organes qui fonctionnent plus ou moins bien.

-De la philosophie à la physiologie humaine : Le corps peut être considéré à la fois comme le sujet et l'objet de la philosophie de la nature humaine. Il est philosophe et philosophique. Mais on peut peut-être aller plus loin encore, et trouver dans la physiologie humaine les normes de la morale et de la politique. Si nous sommes des corps en effet,

capables de produire des œuvres d'art ou des machines, capables même de se conduire selon une morale, alors c'est dans ce corps que nous sommes qu'il faut trouver l'ultime norme de la morale. Il nous faut retrouver ce que Diderot appelle le « code naturel », les exigences de notre nature qu'on ne saurait contredire sans se rendre malheureux.

- **La morale naturelle de l'instinct** : Sans Dieu, comment fonder la morale ? Diderot répond que pour distinguer le juste et l'injuste il suffit de suivre la nature et d'écouter son instinct. L'athée règle son comportement sur ses besoins, sa sensibilité et le bien commun. La société humanise les tendances individuelles et doit subordonner les intérêts privés à l'intérêt général (même si l'ignorance pervertit les règles naturelles de la société et crée fanatisme et inégalité).

- **L'éducation doit enseigner à trouver la philosophie personnelle** : Rendre la philosophie populaire, cela signifie pour Diderot faire en sorte que chacun devienne lui-même philosophe. Par conséquent, le personnage social du philosophe, tel Diderot lui-même, disparaîtra. Si tout le monde a accès à la connaissance de ce qui est bien : vivre en société selon la justice.

- **Culte du primitivisme** : Dans le Supplément du voyage de Bougainville décrit l'innocence du Nouveau Monde qui constitue, à l'évidence, une critique de l'Ancien Monde. Dans le récit, Diderot a choisi ce qui sert la peinture de l'innocence : ignorance de la propriété privée et par là du vol, négation du vice, bonheur, communauté des femmes, liberté, absence de travail. Il a donc l'idée positive du bon sauvage de Rousseau.

- **De la critique au Despotisme au Despotisme illuminé** : Dans son article sur l'autorité, il écrit qu'« aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres ». A l'exception de l'autorité paternelle (qui trouve son origine dans la nature selon lui et qui est limitée dans le temps - elle cesse une fois que les enfants sont capables de se prendre en main), les autres formes d'autorité résultent soit de la force soit du consentement. « La vraie et légitime puissance » ne saurait être sans limites (Diderot condamne la philosophie hobbienne). Il affirme que le prince tenant son autorité de ses sujets ne peut remettre en question le contrat d'où elle provient. L'Etat n'est pas fait pour les Princes, mais les Princes pour l'Etat. Diderot était fasciné par Catherine II, tzarine de Russie, animée d'un vif intérêt pour la philosophie (« Comme elle a bien coupé les lacets de mon âme ! »). En 1774 il gagna la Russie avec enthousiasme. Pour rendre la philosophie populaire, le philosophe doit se faire le conseiller des princes, en sachant bien qu'un despote même éclairé est

surtout un despote, et aider à la construction de systèmes d'éducation nationale (CPR. Voltaire). Cet enthousiasme qui se dissipa assez rapidement au vu de la politique de l'impératrice : il espérait qu'elle donne à son pays des institutions libres et elle se contentera de masquer son despotisme éclairé derrière un changement institutionnel uniquement terminologique. Le véritable intérêt politique de Diderot tient à une vision corrosive de la société : dénonciation de la toute-puissance de l'argent, athéisme, rejet des pratiques de la religion sous leur forme conventuelle, en faveur de l'enseignement - **Le savoir de tout à tous** : La raison a une origine physiologique mais aussi sociale. La raison a besoin pour se développer de la société. Diderot auprès de l'Impératrice Catherine II de Russie, il doit se faire encyclopédiste pour répandre le savoir et offrir à tous l'accès aux moyens techniques et philosophiques d'augmenter son bien-être. - **Fatalisme** : dans l'univers tout est hasard. Toute personne, tout objet a un destin auquel on ne peut que se résoudre. Le fatalisme est une idée selon laquelle tout événement doit arriver, sans qu'on ne puisse rien y faire. Le fatalisme est un système qui affirme une nécessité fatale (fatum), devant laquelle les décisions et actions des hommes sont inopérantes. Si tout est déterminé, donc il faut que l'homme soit fataliste.

ŒUVRE

LES ESSAIS PHILOSOPHIQUES

Dès ses premiers essais, Diderot aborde le problème religieux. Très vite, il passe de la croyance en un Etre suprême créateur (déisme) à une conception matérialiste athée.

LETTRE SUR LES AVEUGLES (1749)

Dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot déplace la question de l'origine de nos connaissances sur un autre terrain : il ne s'agit pas seulement de savoir comment nous acquérons nos idées mais surtout dans quelle mesure celles-ci nous renseignent sur la réalité. Nos sensations ne reproduisent pas en nous les objets du dehors, mais nous envoient des signes plus ou moins abstraits qui reproduisent ces objets : des points palpables pour les aveugles, des points visibles et colorés pour les clairvoyants. Par conséquent, la connaissance et le savoir humains sont le produit d'une interprétation de ces signes. La réalité objective, en fin de compte, est inaccessible à notre connaissance. La *Lettre sur les aveugles*, véritable critique de la raison aveugle, invite les hommes de science à ne pas trop accorder au spectacle visuel des choses. Le philosophe clairvoyant ne doit pas s'en tenir aux phénomènes visibles mais être attentif aux rapports cachés, aux analogies secrètes entre les phénomènes. Dans sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749), Diderot montre que l'argument souvent utilisé pour

prouver l'existence de Dieu, les merveilles de l'univers, n'a pas de sens pour les aveugles. Il parvient ainsi à la conclusion que les sens déterminent la morale et les idées des individus et il donne une explication évolutionniste du monde. Selon lui, il n'y a ni Dieu ni âme: la nature est le produit d'un assemblage fortuit de molécules; l'homme n'est qu'un hasard de cette nature en perpétuel mouvement.

LE REVE DE D'ALEMBERT (1769)

Dans *Le Rêve de d'Alembert* (1769), le philosophe précise que la matière peut se transformer grâce à la sensibilité, qui est une << qualité générale et essentielle de la matière >>. Dans cette vision déterministe, l'homme, réduit à son corps, ne saurait être qu'une machine mue par des forces qui lui sont extérieures. Mais si l'homme n'est pas libre, il n'a plus aucune responsabilité et échappe au bien et au mal (Lettre à Landois, 29 juin 1759). Et si le monde change à chaque instant, quelle valeur a la pensée de l'homme? Est-elle inutile? La raison et le cœur de Diderot protestent contre de telles conclusions. Toute une part de sa réflexion vise donc à expliquer le passage de la matière sensible à la matière << pensante >> (l'homme) et à mettre en relief les capacités qui distinguent l'homme des autres êtres vivants. Diderot donne une explication de type physiologique: tout dépend de l'organisation particulière du système nerveux humain. Grâce à ce système fortement centralisé, l'homme n'est pas abandonné à l'anarchie de ses sensations et de ses émotions, mais possède la capacité de les contrôler.

Tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... Le ruban du père Castel... Oui, père Castel, c'est votre ruban et ce n'est que cela. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu ; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... Donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ! laissez là vos individus ; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome ?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne ? Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle ; mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes ! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance ?... non, je vais à un terme... Et les espèces ? Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie ? La vie une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point ? Non, sans doute, je ne meurs donc point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes...

Cette œuvre témoigne l'impact de la biologie sur la pensée de Diderot : il se développe une démonstration convaincante, dont la thèse centrale plaide en faveur de l'unité de la matière. Avec "circulent" et "flux perpétuel", le mouvement et la durée refusent les frontières entre chaque strate du vivant et font percevoir la solidarité générale de tous les organismes. "Tout animal est + ou - homme ; tout minéral est + ou - plante ; toute plante est + ou - animal." : cette juxtaposition des "espèces" se convertit en une perméabilité universelle de la matière qui assimile les êtres dans un unique mouvement de régénération et de transformation permanente. Et c'est une **apologie de l'indétermination** qu'il s'agit, quand d'Alembert fusionne les 4 règnes (minéral, végétal, animal) et les 4 éléments (terre, eau, air, feu) qui divisaient normalement la matière. Il y a critique radicale de la notion d'individu à laquelle se livre ensuite le rêveur. Et pour dénoncer l'absurdité de la notion classique d'individu, Diderot soutient que rien n'est immuable ni éternel

SUPPLEMENT DU VOYAGE DE BOUGAINVILLE (1772)

Avenir 1 p. 269

Texte 3, p. 177
Prenez garde aux Blancs

Corrigés

Vue d'ensemble

1 Le personnage du vieillard sert de porte-parole aux Tahitiens mais surtout aux idées de Diderot. La majeure partie du texte est le discours qu'adresse le vieillard à Bougainville.

Lecture méthodique

2 Il est appelé *vieillard* (l. 7) et annonce sa mort prochaine (l. 14-15), il est aussi *père de famille nombreuse* (l. 1). Il ne montre ni *étonnement*, ni *frayeur*, ni *curiosité* envers les Blancs mais au contraire du *dédain* (l. 2-3) : la noblesse de son attitude s'oppose à la naïveté et la légèreté des autres Tahitiens. Il parle d'égal à égal à Bougainville.

3 Le vieillard dit *je* mais parle souvent au nom de *nous* (dans le 3^e §) : il représente tous les Tahitiens. Il s'adresse d'abord aux Tahitiens puis à Bougainville

qu'il nomme sans crainte *chef des brigands* (l. 16). Il se démarque de ses compatriotes dans le 1^{er} § par son attitude : silence, retenue, et absence de larmes. Dans le 2^e, il montre que l'âge lui donne la sagesse qui manque aux autres et il leur parle comme un père ou chef ; surtout il se félicite d'être vieux car il ne verra pas la *calamité* qu'il annonce (l. 15).

4 Il se fait *l'accusateur* de ses compatriotes (pour leur inconscience) puis de Bougainville (pour ses méfaits), et utilise pour cela toutes les ressources de l'éloquence : répétition de *pleurez* (l. 8) et de *un jour* (l. 9, 10, 13, 30) qui ajoute du pathétique, et du futur qui amplifie la vision apocalyptique du futur de Tahiti : dans le 3^e §, les phrases sont construites sur l'opposition entre les coutumes tahitiennes originales et ce qu'ont apporté les Blancs (emploi de *et* ou simple juxtaposition des propositions dans chaque phrase), opposition des pronoms personnels, emploi de phrases exclamatives et interrogatives purement oratoires (*et pourquoi?* l. 29).

5 La critique porte sur la corruption des Blancs (*aussi corrompus, aussi vils*, l. 13-14) qui ont apporté la notion de propriété (*distinction du tien et du mien*, l. 20-21). Celle-ci se manifeste dans les mœurs sexuelles et rend impossible la simplicité de l'amour. Les Blancs ont aussi déchainé la violence (*féroce* l. 23, *sang* l. 25). Enfin, ils prétendent s'emparer d'une terre qui n'est pas à eux et donc en priver les Tahitiens qui perdront leur liberté et tomberont en *esclavage* (l. 26).

6 Le « bon sauvage » que représente le vieillard est un être *innocent*, qui suit *l'instinct de la nature* (l. 17-19), sans notion de propriété. Les femmes sont *communes* (l. 21) et les Tahitiens n'appartiennent à personne : ils sont *libres* (l. 25). Ils ne connaissent pas la violence représentée par le fer ni la religion représentée par le « bâton » (la croix) que porte l'aumônier à sa ceinture (l. 10-11). Mais surtout ils sont *heureux* (l. 18).

7 Pour Diderot, la civilisation évolue et les Européens et les Tahitiens en sont à des degrés différents, sans pour autant que ces derniers en soient à l'état de nature. Mais le degré auquel en sont les Blancs ne leur a pas apporté le bonheur (avec une critique implicite de la religion chrétienne qui aurait dû adoucir les mœurs) et il créera un terrible malheur chez les Tahitiens, qu'évoque la vision du 2^e §. La critique de Diderot porte donc essentiellement sur le domaine moral, plus encore que sur la colonisation elle-même.

Dans le *Supplément du Voyage de Bougainville* (1772), mettant en relief le problème de la relativité des coutumes, il met en cause certaines institutions comme le mariage et pose le problème de la liberté sexuelle. Dans ce texte, Diderot souligne l'opposition entre deux nations, les qualités des Tahitiens devant les défauts de la culture blanche. Nous verrons en quoi ce discours présente les méfaits de la civilisation, fait un éloge de la vie naturelle et sur quoi repose sa force oratoire. L'action du Supplément se situe à Tahiti. Un personnage nommé B, porte-parole de Diderot, dialogue avec A. Il parle de la supériorité du « bon sauvage » tahitien qui vit heureux selon les lois de la nature, alors que les hommes « civilisés », soumis au « code des nations », sont malheureux.

Mais il ne souhaite pas une subversion de la société et à la fin du dialogue il déclare: « Nous parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme; et, en attendant, nous nous y soumettrons. » Comme pour son « frère ennemi » Rousseau, l'image du peuple primitif et innocent n'est pas une simple évasion mentale, mais l'occasion d'une réflexion critique, sur les conventions et les abus présents qui vont contre nature.

LES ROMANS ET LES DRAMES

La conception esthétique de Diderot est étroitement liée à sa réflexion philosophique. Dans ses écrits théoriques sur le théâtre, rédigés entre 1757 et 1773, Diderot précise les caractéristiques d'un nouveau genre théâtral, le drame, fondé sur le pathétique de la vie quotidienne, source d'impressions fortes. Mais l'acteur ne doit pas éprouver les passions qu'il exprime; au contraire, il doit dominer sa sensibilité, garder son sang-froid, pour mieux étudier l'expression des émotions et ensuite les reproduire. De même, le peintre ne doit pas s'abandonner à son imagination : il doit dominer ses émotions afin de donner l'unité à son œuvre en équilibrant enthousiasme et raison. Dans ses Salons, Diderot fait des descriptions assez précises des tableaux qu'il analyse : il apprécie le réalisme de Chardin et la sensibilité de Greuse ; il critique l'immoralisme des nus de Boucher car la peinture doit « inspirer la vertu ». Indifférent aux genres traditionnels, Diderot est constamment à la recherche de modes d'expression nouveaux. Dans ses œuvres, parfois difficilement classifiables, le dialogue occupe une place privilégiée : Diderot a besoin de s'inventer un interlocuteur pour fixer ce mouvement de recherche et d'interrogation qui le conduit avec son interlocuteur, et avec ses lecteurs, vers une conclusion toujours problématique.

LA RELIGIEUSE (1760)

Résumé: *Suzanne, une des trois filles de la famille Simonin, est rejetée par ses parents: sans doute est-elle le fruit d'un adultère. Voyant que le promis de sa sœur aînée s'intéresse à elle, car elle est belle et spirituelle, contrairement à ses deux sœurs, elle l'avoue à sa mère qui la place dans un couvent. Une fois ses deux sœurs mariées, elle espère en sortir, mais ses parents décident de lui faire prendre le voile. Malgré ses réticences, en proie aux conseils insidieux de la mère supérieure, elle accepte de devenir novice. Vient le moment de confirmer ses vœux. Pour s'attacher un protecteur, le marquis de Croismare, elle entreprend ses mémoires.*

L'histoire originale est celle d'une religieuse du couvent de Longchamp, Marguerite Delamarre, dont tous les salons parisiens parlèrent beaucoup en 1758, lorsqu'il fut connu qu'elle avait écrit à la justice pour demander qu'on la délivra du cloître où ses parents

l'avaient enfermée. Elle fut soutenue par un habitué du salon parisien de madame d'Epina y, amie de Diderot, mais elle n'en perdit pas moins son procès. C'est l'histoire d'une jeune religieuse, enfermée malgré elle dans un couvent. Elle intente un procès à sa mère pour essayer de sortir de ces lieux où la claustration contre nature engendre des comportements malsains, hypocrites, méchants et sadiques. Dans le roman *La religieuse* (1760), écrit à la première personne, la narration alterne avec des dialogues très brefs qui soulignent l'intensité de l'action. Avec ce roman, Diderot ne veut pas ridiculiser l'Eglise et la foi, mais défendre les droits de la liberté individuelle et soutenir la thèse que « l'homme est né pour la société ». Puisque les émotions et les idées procèdent des sensations et des émotions qui dépendent du corps, nier le corps signifie dénaturer l'homme.

LE NEVEU DE RAMEAU (1762)

Résumé : *Le Neveu de Rameau est une œuvre inclassable, mélange de récit satirique et de dialogue philosophique autour de la figure de Jean-François Rameau, artiste bohème à l'imagination capricieuse. Le narrateur fait sa connaissance au café de la Régence, au moment où le musicien vient d'être chassé d'une maison où il vivait en parasite et qu'il se met à dénigrer. Dans les parties dialoguées, Diderot (« Moi ») oppose ses vues personnelles à celles du Neveu (« Lui ») qui alternent saillies bouffonnes (c'est un génie comique) et réflexions pénétrantes qui ébranlent parfois les convictions du philosophe.* Dans *Le Neveu de Rameau* (1762), qui est à la fois satire, roman, dialogue dramatique, dialogue d'idées, Diderot affirme que le plaisir et la vertu sont indissociables, car les idées du bien et du mal dépendent des impressions sensibles et des émotions. Dans cette œuvre, l'écrivain met en scène un personnage réel, Jean-François Rameau, issu d'une famille de musiciens, appelé le « neveu de Rameau » ou simplement « Lui », et le narrateur, appelé « monsieur le philosophe » ou « Moi ». « Le « neveu » est un personnage pittoresque, « composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison. » Dépourvu de sens moral, doué d'une grande imagination, il méprise les conventions sociales. Il parle de tout et de tous. Le « philosophe, l'écoute et engage avec lui un dialogue : il lui reproche son cynisme et vante « les charmes de la vertu ». Rira bien qui rira le dernier » dit au philosophe le Neveu de Rameau, à la fin du dialogue qui porte son nom... En fait, on rit tout le temps dans ce dialogue, ce texte prodigieux qui met en scène Monsieur MOI, philosophe de son état, et Monsieur LUI, qui est tout ensemble musicien, misanthrope, digne et vénal, généreux, grande bourgeoise, petite fille, acteur,

actrice, mari cocu, coquin cochon, parasite bohème et bavard, accidentellement et à regret neveu de Jean-Philippe Rameau. On ne lit pas le Neveu de Rameau: on rit quand Rameau raconte ses mésaventures, quand il pleure la perte d'un protecteur, quand il gémit sur les infortunes de la vertu, quand il vante le vice, l'égoïsme, et célèbre l'imposture, la main sur le cœur... Les deux personnages expriment les tendances contradictoires de Diderot: d'un côté, l'esprit indépendant et curieux; de l'autre, l'homme rangé, père de famille, vertueux et moralisateur. On rit quand LUI et MOI, semblables et contradictoires comme des reflets, discutent et se disputent et sans jamais s'entendre, conversent et ne convergent pas, quand ils sautent du coq à l'âne, parlent d'amour, de vertu, d'identité, d'ambition comme on parlerait du temps qu'il fait, déshabillant le monde et habillant de vie la pensée... Entre ces deux personnalités fortes, le dialogue est équilibré et intense : comment être vertueux dans un monde corrompu? Le problème reste sans réponse.

DIDEROT *La leçon d'accompagnement*

Le neveu de Rameau profite de la notoriété de son oncle, le célèbre compositeur, Jean-Philippe Rameau pour donner des leçons de musique, bien qu'il ne soit pas musicien. Il raconte au narrateur les leçons de musique qu'il dispensait pour gagner sa vie. Il arrive chez sa jeune élève et bavarde aimablement avec la mère tandis qu'on cherche la partition.

J'arrivais, je me jetais dans une chaise. «Que le temps est mauvais! que le pavé est fatigant!» Je bavardais quelques nouvelles. [...] Je faisais le fou, on m'écoutait, on riait, on s'écriait: «Il est toujours charmant.» Cependant le livre de Mademoiselle s'était enfin retrouvé sous un fauteuil où il avait été traîné, mâchonné¹, déchiré par un jeune doguin² ou par un petit chat. Elle se mettait à son clavecin³.

5 D'abord elle y faisait du bruit toute seule. Ensuite je m'approchais, après avoir fait à la mère un signe d'approbation. La mère: «Cela ne va pas mal; on n'aurait qu'à vouloir, mais on ne veut pas; on aime mieux perdre son temps à jaser⁴, à chiffonner⁵, à courir, à je ne sais quoi. Vous n'êtes pas sitôt parti, que le livre est fermé pour ne plus le rouvrir qu'à votre retour; aussi vous ne la grondez jamais...» Cependant, comme il fallait faire quelque chose, je lui prenais les mains que je lui plaçais autrement; je me dépitais⁶, je criais: «Sol, sol, sol, mademoiselle,

10 c'est un sol.» La mère: «Mademoiselle, est-ce que vous n'avez point d'oreilles? Moi qui ne suis pas au clavecin, et qui ne vois pas sur votre livre, je sens qu'il faut un sol. Vous donnez une peine infinie à Monsieur; je ne conçois pas sa patience; vous ne retenez rien de ce qu'il vous dit, vous n'avancez point...» Alors je rabattais un peu les coups⁷, et, hochant de la tête, je disais: «Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi; cela pourrait aller mieux, si mademoiselle voulait, si elle étudiait un peu, mais cela ne va pas mal.» La mère: «à votre place, je la tiendrais un an sur la même pièce⁸. – Hol pour cela, elle n'en sortira pas qu'elle ne soit au-dessus de toutes les difficultés, et cela ne sera pas si long que madame le croit.» – La mère: «Monsieur Rameau, vous la flattez. Vous êtes trop bon. Voilà de sa leçon la seule chose qu'elle retiendra et qu'elle saura bien me répéter dans l'occasion.» L'heure se passait, mon écolière me présentait le petit cachet⁹ avec la grâce du bras et la révérence qu'elle avait apprise du maître à danser. Je le mettais dans ma poche, pendant que la mère disait: «Fort bien, mademoiselle; si Javillier¹⁰ était là, il vous applaudirait.» Je bavardais encore un moment par bienséance; je disparaissais ensuite, et voilà ce qu'on

20 appelait alors une leçon d'accompagnement.

Le Neveu de Rameau (1762-1777)

1. roscchiato – 2. un giovane mastino – 3. clavicembalo – 4. spettegolare – 5. infastidire – 6. mi indispettivo – 7. metafora presa dalla scherma: deviamo i colpi, cioè placavo la disputa – 8. pezzo – 9. compenso – 10. ballerino dell'Opéra

- ❶ Quelle est la nature de ce texte: un texte descriptif, narratif, explicatif, ...? Dégagez les différentes parties.
- ❷ La mère: d'après ce qu'elle dit, présentez son caractère.
- ❸ Mademoiselle: d'après l'épisode du livre et les affirmations de la mère, décrivez son caractère. Comment travaille-t-elle?
- ❹ Par quels procédés Diderot arrive-t-il à faire comprendre la psychologie de ses personnages? À travers une analyse de sentiments ou une accumulation de détails extérieurs? Justifiez votre réponse.
- ❺ Formulez un jugement sur l'art de la narration chez Diderot.

JACQUES LE FATALISTE (1765)

Résumé : *Le « roman » de Diderot a deux personnages principaux, Jacques et son maître, également curieux et diserts, qui voyagent sans but apparent. Ils s'arrêtent volontiers en route, reviennent sur leurs pas, tentent toutes les aventures qui se présentent à eux. Ils sont toujours prêts, dans une conversation à bâtons rompus, à raisonner de tout, de l'art ou de l'inéluctable enchaînement des causes et des effets. Pendant leur voyage, les deux parlent ensemble des différentes choses. Ils se racontent des histoires de leurs propres vies ou de leur entourage. Ils rencontrent quelques personnes avec lesquelles ils ont des discussions très intéressantes, de la vie humaine en particulier. Jacques pense que l'homme est seulement un composé de matière, « écrit sur un grand rouleau et l'homme lui-même ne peut pas du tout le changer ». - Le maître est tout à fait le contraire de Jacques. Il croit par contre en l'importance de l'homme. Il pense que tout être humain ou animal fait partie de l'équilibre de la nature. L'auteur intervient souvent pour réfléchir sur ses personnages et sur leur conduite, pour nous faire part de ses hésitations sur ce qu'il leur fera dire ou faire. Pour distraire son maître, Jacques a entrepris de lui raconter l'histoire de sa vie et de ses amours, mais son récit est sans cesse arrêté par les réflexions de son maître ou encore par ses propres digressions philosophiques. Dans la suite chaotique des aventures de Jacques s'insèrent d'autres récits : histoire des amours du marquis des Arcis, aventure d'un moine défroqué, vie et aventures de M. Desglans...*

Jacques le Fataliste (1765) est l'œuvre littéraire la plus intéressante tant pour les idées exprimées que pour l'originalité de la construction. Le roman est construit selon quatre niveaux de narration : 1) le récit du voyage de Jacques et de son maître et leur dialogue sur le fatalisme et la liberté ; 2) « le récit des amours de Jacques; 3) le dialogue de l'auteur avec le lecteur sur le genre romanesque ; 4) deux récits incorporés et de nombreuses anecdotes. À la fin, Jacques est jeté en prison à la suite d'une rixe. Diderot rejette : 1) les contes d'amour : Si l'auteur nous fait des contes d'amour, c'est pour les parodier. « Toutes vos nouvelles sont des contes d'amour. » 2) le portrait et la lettre. Ainsi on ne connaît pas les lettres qui figurent dans ces contes d'amour, au nom du vrai. De même, Diderot dénigre les portraits, 3) le roman d'aventures : de même Diderot en démonte les procédés et met en évidence leurs ficelles, coïncidences, événements rocambolesques avant l'heure, pour les dénoncer, dont il critique la fausseté 4) le roman picaresque : Jacques et son maître évoquent Don Quichotte et Sancho. 5) le roman historique pour l'imprécision temporelle absolue. Voilà pourquoi on peut définir *Jacques le fataliste* comme un

« antiroman », parce qu'il est en effet un roman expérimental caractérisé par le refus des conventions romanesques et par le refus du rôle omniscient du romancier. Jacques le fataliste et son maître est un roman complexe, déconcertant et déroutant par ses digressions, qui s'inspire à la Vie et opinions de Tristram Shandy de Laurence Sterne. Il raconte des voyages sans fins et des faits paradoxaux. Jacques le Fataliste est un antiroman : Diderot ne raconte rien ; il dit que Jacques racontera ses amours, mais il ne les raconte jamais et le narrateur dira au lecteur de les imaginer et de les inventer. Il y a plusieurs interruptions d'un narrateur exaspérant et omniprésent. Le narrateur n'a rien à raconter ! Le roman est dialogue sur le néant: le dialogue entre Jacques et son maître est sur le néant...le roman ne raconte rien et le lecteur est appelé en cause du narrateur Diderot invite le lecteur à terminer l'histoire des amours et propose lui-même trois dénouements possibles. L'essentiel du récit se présente sous forme de conversation (comme un dialogue théâtral) que le narrateur interrompt pour introduire des réflexions à la première personne. Mal accueilli par les critiques de son temps à cause de sa complexité, le roman apparaît aujourd'hui dans toute sa modernité et sa richesse.

Diderot : Jacques le fataliste

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.

LE MAÎTRE: C'est un grand mot que cela.

JACQUES: Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son billet.

LE MAÎTRE: Et il avait raison... Après une courte pause, Jacques s'écria: Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret!

LE MAÎTRE: Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n'est pas chrétien.

JACQUES: C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit; il se fâche. Je hoche de la tête; il prend un bâton et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy; de dépit je m'enrôle. Nous arrivons; la bataille se donne.

LE MAÎTRE: Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES: Vous l'avez deviné; un coup de feu au genou; et Dieu sait les bonnes et

mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.

LE MAÎTRE: Tu as donc été amoureux ?

JACQUES: Si je l'ai été!

LE MAÎTRE: Et cela par un coup de feu ?

JACQUES: Par un coup de feu.

LE MAÎTRE: Tu ne m'en as jamais dit un mot.

JACQUES: Je le crois bien.

LE MAÎTRE: Et pourquoi cela ?

JACQUES: C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.

LE MAÎTRE: Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu ?

JACQUES: Qui le sait ?

LE MAÎTRE: A tout hasard, commence toujours...

Jacques commença l'histoire de ses amours. C'était l'après-dîner: il faisait un temps lourd; son maître s'endormit. La nuit les surprit au milieu des champs; les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère terrible et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre diable disant à chaque coup: "Celui-là était apparemment encore écrit là-haut..."

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait.

Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? d'embarquer Jacques pour les îles ? d'y conduire son maître ? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu'il est facile de faire des contes! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai.

Texte 2, p. 176

Qu'il est facile de faire des contes!

Corrigés

Vue d'ensemble

- ① Jacques parle à son maître.

Lecture méthodique

② a) Au début, on ne peut que supposer que Jacques est le serviteur puisque l'autre personnage est le *maître* (l. 4); la preuve en est donnée plus loin quand le maître fait pleuvoir les coups de fouet sur le *valet* (l. 24). Jacques raconte qu'il s'est enrôlé. Il annonce qu'il va raconter l'histoire de ses amours, liés au coup de feu reçu (l. 21), mais cette histoire n'est pas développée. Jacques pense que tout ce qui arrive de bien ou de mal est *écrit là-haut*.

b) Le maître ne sert que d'interlocuteur: il interroge Jacques, puis, quand il s'endort, le récit de Jacques s'arrête. Il est donc l'équivalent du lecteur, qui n'apprend de Jacques que ce que celui-ci raconte à haute voix.

③ Le fatalisme est l'enchaînement inéluctable d'événements. Tous les faits de la vie sont liés dans leur trame pour faire un tout dont on ne peut changer la forme. Jacques en donne deux exemples: l'enchaînement des faits qui l'ont fait devenir soldat et être blessé; l'autre exemple est celui de ses amours, nés de sa blessure. Dans la narration elle-même, les événements s'enchaînent: de la conversation de Jacques naîtront les coups de fouet...

④ a) Le narrateur apparaît sans cesse dans le roman: il vient continuellement nous présenter les différentes voies que pourrait prendre la narration et il montre que c'est lui qui choisit ce qu'il va faire de ses personnages: *il ne tiendrait qu'à moi* (l. 26), *Qu'est-ce*

Tout d'abord, nous verrons que Diderot refuse le principe du narrateur omniscient et le romanesque en cultivant le principe de la vraisemblance. Diderot en refusant le principe du narrateur omniscient se présente alors comme le rapporteur de faits qu'il a lu («on lit», «il y a deux versions») ou qu'il a entendu. Il feint de ne pas connaître toute l'histoire et de n'être seulement maître du récit et non maître de l'histoire. De plus, il s'ingénie à décevoir et à frustrer le lecteur fictif qu'il met en scène dans son roman aux côtés du narrateur réel qu'il critique pour son goût pour le romanesque peu réel et vraisemblable.

Jacques est convaincu que tous les événements sont fixés d'avance par le destin (le milieu, les rencontres, la nature des individus). Son maître, au contraire, oppose à la fatalité la liberté et la responsabilité de l'individu. Mais le comportement de Jacques contredit son propre discours car il agit comme s'il était libre de modifier le cours des événements. Encore une fois, Diderot montre sa préférence pour les personnalités fortes, qui s'engagent dans la voie tracée par leurs passions, qui suivent leur nature et refusent le conformisme et les règles imposées par la religion ou par la société. Sur le plan de la construction, Diderot refuse de présenter une intrigue bien organisée. La forme du dialogue, avec ses digressions et ses interruptions, lui paraît correspondre mieux à la discontinuité propre de la vie réelle. Le style aussi veut donner une impression de naturel. Diderot utilise une langue variée, expressive et vivante. Selon les personnages et les

situations, il varie le vocabulaire, les registres de langue et la syntaxe. Mais ce qui frappe surtout, ce sont la verve argumentative et l'humour.

Texte 1, p. 175

Article «Autorité politique»

Corrigés

Vue d'ensemble

① L'article discute le *droit de commander aux autres*. Il cherche quelles sont les autorités acceptables et celles qui ne le sont pas, et s'interroge sur l'autorité politique, c'est-à-dire celle qui concerne le gouvernement des hommes.

Au fil du texte

② a) La liberté est un *présent du ciel* à chaque individu. La seule autorité établie par la nature est celle du père sur ses enfants, tant que ceux-ci ne sont pas en état de se conduire par eux-mêmes.

b) Les deux sources de toute autorité sont la loi du plus fort (*force ou violence*) et le contrat librement passé entre celui qui commande et ceux qui acceptent son pouvoir (différence entre l'état de nature et l'état social).

③ a) Celui qui exerce son autorité par la force est un *tyran* ou un usurpateur qui risque d'être renversé par ceux qu'il opprimait.

b) Si ceux qui sont soumis finissent par accepter l'autorité du tyran, on passe alors à une autorité basée sur le consentement exprès des soumis et le tyran devient le *prince*.

④ a) La véritable autorité se fonde sur le *consentement des peuples* et se trouve limitée par l'utilité que les peuples peuvent en retirer ainsi que par l'existence de Dieu qui demande qu'aucun homme ne se donne *entièrement et sans réserve à un autre homme*.

b) «im-médiat» signifie «sans médiateur»: la seule autorité est celle de Dieu sur ses créatures, aucun autre homme ne pouvant s'arroger *les droits du Créateur* sur les hommes. Le consentement réclame *raison et mesure* et la soumission ne doit pas être *sans réserve*.

Synthèse

⑤ Diderot présente l'autorité royale comme un contrat librement passé entre le prince et ses sujets, sans

l'autorité divine du roi et c'est une révolution dans la façon de considérer le pouvoir royal. Le prince devient le simple «exécuteur» d'un pouvoir à lui donné par le peuple.

POLITIQUE

C'est donc sur la politique que débouche la réflexion de Diderot. Dès le célèbre article de l'Encyclopédie, *Autorité politique*, il rejette l'idée d'un pouvoir absolu et assigne à l'autorité politique une origine contractuelle. Mais, dans tous les cas, il affirme la nécessité d'obéir au souverain. Vers 1770, la pensée de Diderot tend à se radicaliser, sans jamais atteindre des accents révolutionnaires. Sénèque le Philosophe devient pour lui l'idéal du penseur tolérant et sans dogmatisme qui accepte, pour le bien public, de se compromettre auprès d'un tyran (*Essai sur les règnes de Claude et de Néron, 1779*), comme lui-même peut-être auprès de Catherine.

Unité II - Diderot

1. VIE. Choisissez la bonne réponse.

- 1 Diderot a beaucoup travaillé à l'*Encyclopédie*, à partir de
 - a 1746
 - b 1764
 - c 1765.
- 2 Il y a travaillé pendant
 - a cinquante
 - b trente
 - c vingt années de sa vie.
- 3 Il est condamné pour avoir parlé de son athéisme dans la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui*
 - a ne voient pas
 - b voient
 - c parlent.
- 4 Il a écrit tout au long de sa vie, mais beaucoup de textes ont été publiés seulement après sa
 - a mort
 - b renommée
 - c confirmation.
- 5 Il est passé du théâtre, au roman - *Jacques le Fataliste* -, aux ouvrages philosophiques, jusqu'à
 - a des poèmes
 - b des notes
 - c des réflexions esthétiques.
- 6 Sur le théâtre, il a écrit une réflexion théorique, le *Paradoxe sur*
 - a le théâtre
 - b le comédien
 - c les planches.
- 7 Il a écrit aussi un roman sur
 - a une chanteuse
 - b une religieuse
 - c un prêtre.
- 8 Il est mort à
 - a soixante et onze ans
 - b soixante et un an
 - c soixante ans.

2. EXTRAITS. Choisissez la bonne réponse ; si ce n'est pas la bonne réponse, corrigez-la.

- 1 Pour Diderot, la liberté est un présent du ciel et toute autorité est une convention. V F
.....
- 2 L'autorité paternelle a ses concessions à l'autonomie de l'enfant. V F
.....
- 3 En ce qui concerne les autres types d'autorité, si elle prise par la force, elle n'est qu'une usurpation (...). V F
.....
- 4 (...) si elle naît d'un consentement entre les hommes, elle permet le bien commun et le progrès de la société. V F
.....
- 5 Dans *Prenez garde aux blancs*, le vieillard est le symbole du refus de la civilisation américaine. V F
.....
- 6 Il voit déjà la fin des Tahitiens dans l'alcool. V F
.....
- 7 Dans son discours à Bougainville, il dénonce les mérites des colons et leurs impositions : le pays est aux indigènes. V F
.....



JEAN-JACQUES ROUSSEAU *Écritures p. 186*

Jean-Jacques Rousseau est un écrivain, philosophe suisse de langue française. Rousseau occupe une place unique dans la société et dans la pensée de son siècle. Par son œuvre, il s'inscrit dans la réflexion philosophique des Lumières, mais il se détache du « parti philosophique » pour exprimer sa méfiance à l'égard du rationalisme et du progrès. D'où son isolement et sa solitude (parfois recherchée, parfois imposée) qui ne l'empêchent pas d'élaborer avec vigueur et cohérence un système de pensée qui influencera, plus que tout autre, les hommes de la Révolution et qui ouvrira des voies nouvelles à la littérature. Il est l'un des plus illustres philosophes du siècle des Lumières, Ses œuvres principales sont : La nouvelle Héloïse (1762) qui est un grand succès, puis coup sur coup Du contrat social (1762) et 'Émile ou de l'éducation. Son politique dans Le *Contrat social* inspire la Révolution Française. Avec l'*Emile*, il fonde la pédagogie moderne.

BIOGRAPHIE

Né à Genève dans une famille calviniste, Jean-Jacques Rousseau, qui est orphelin de mère, est abandonné par son père à l'âge de 10 ans et élevé par son oncle. Son éducation se fait au gré de ses fugues, de ses errances à pied, et de ses rencontres, en particulier Mme de Warens. Sa maîtresse et bienfaitrice qui influencera son œuvre s'attache à parfaire son éducation. En 1741, Jean-Jacques Rousseau devient précepteur des enfants de Mme de Mably à Lyon. Passionné de musique, il élabore un système de notation musicale qui ne rencontre pas le succès espéré à Paris. Après un séjour à Venise, il retourne à Paris et se lie d'amitié avec Diderot qui lui demande d'écrire des articles sur la musique pour l'Encyclopédie. Jean-Jacques Rousseau vit en ménage avec Thérèse Levasseur, modeste servante, avec laquelle il a cinq enfants. Ne pouvant les élever correctement, il les confie aux Enfants-trouvés, ce que lui reprocheront plus tard ses ennemis. Jean-Jacques Rousseau acquiert la gloire en 1750 avec son "Discours sur les sciences et les arts". Il y prend comme hypothèse méthodologique ce qui va devenir le thème central de sa philosophie : l'homme naît naturellement bon et heureux, c'est la société qui le corrompt et le rend malheureux. Il réfute ainsi la notion de péché originel. Jean-Jacques Rousseau retourne dans sa patrie d'origine en 1754. Après un séjour chez Mme d'Epinau, il est recueilli à Montmorency en 1757 par le maréchal de Luxembourg et

va y passer les années les plus fécondes de son existence. Son œuvre principale, "Du contrat social", analyse les principes fondateurs du droit politique. Pour Rousseau, seule une convention fondamentale peut légitimer l'autorité politique et permettre à la volonté générale du peuple d'exercer sa souveraineté. Il va plus loin que Montesquieu et Voltaire dans la défense de la liberté et de l'égalité entre les hommes, en proposant un ordre naturel qui concilie la liberté individuelle et les exigences de la vie en société. Le "Contrat social" a inspiré la Déclaration des Droits de l'Homme et toute la philosophie de la Révolution. Dans "L'Emile ou l'Education", Jean-Jacques Rousseau soutient que l'apprentissage doit se faire par l'expérience plutôt que par l'analyse. Il y professe également une religion naturelle, sans dogme, par opposition à la révélation surnaturelle, ce qui lui vaut d'être condamné en 1762 par le parlement de Paris. Il se réfugie alors en Suisse puis en Angleterre où il est hébergé par David Hume avec lequel il se brouille rapidement. Il revient en France en 1769. Critiqué par les philosophes et attaqué par Voltaire (qui se moque de sa théorie où la société dénature l'homme), Jean-Jacques Rousseau se sent persécuté. Il tente de se défendre et de s'expliquer dans "Les Lettres écrites de la montagne" et les "Confessions". Attisée par Voltaire, la population va même jusqu'à lapider sa maison et brûler ses livres. Les dernières années de sa vie se passent à Ermenonville dans la maladie et l'isolement.

Principales œuvres :

Discours sur les sciences et les arts (1750)

Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1755)

Discours sur l'économie politique (1755)

Julie ou la Nouvelle Héloïse (roman, 1761)

Du contrat social (1762)

L'Emile ou De l'éducation (1762)

Lettres écrites de la montagne (1764)

Les Confessions (1665-1770, publié en 1782)

Pygmalion (1770)

Rousseau, juge de Jean-Jacques ou Dialogues (1772-1776 publié en 1780)

Les Rêveries du promeneur solitaire (1776-1778, publié en 1782)

THEMES FONDAMENTAUX

-La nature comme refuge : La nature est un refuge : la vie à la campagne est une vie paisible et authentique. Elle s'oppose à la vie mondaine, frivole, agitée, mensongère : Rousseau élève Émile loin de la ville. L'individu s'abandonne à l'influence apaisante du paysage. Le cadre naturel restitue à l'individu son unité intérieure et fait vibrer le simple sentiment de l'existence. C'est au cours de longues promenades au bord de l'eau que Rousseau oublie l'hostilité du monde.

- **La nature est une bonne mère** : L'idée que la nature est bonne est un thème typiquement chrétien. Pour Rousseau la nature est bonne et pas seulement la nature de l'homme. Le comportement naturel des animaux relève aussi de cette bonté. La pitié, par exemple, une des deux passions naturelles de l'homme, existe chez les animaux. L'existence même de la voix de la conscience qui est innée prouve que la nature est bonne. L'homme paraît mauvais parce qu'il l'est devenu au cours de l'histoire mais il ne l'est pas dans son fond. L'homme primitif menait une vie heureuse parce qu'il vivait dans la nature. L'homme à l'état de nature est caractérisé par la bonté et la perfectibilité.

- **L'homme primitif comme bon sauvage** : Les récits de voyage offrent une vision positive du sauvage. Celui-ci constitue un exemple de vie naturelle que la civilisation n'a pas dégradée. Ainsi l'homme civilisé s'interroge sur la valeur de sa propre culture. Diderot, par exemple, estime que les Tahitiens, décrits par Bougainville, offrent une leçon de tolérance. Rousseau retrace l'histoire de l'humanité : l'homme primitif ignore la propriété et l'inégalité des conditions sociales qu'elle entraîne. Il est étranger à l'ambition et aux désirs superflus. Incarnation du bonheur, il inspire à l'homme moderne une profonde nostalgie. Le bon sauvage et l'homme primitif dessinent ensemble l'image de l'homme naturel. Cette figure idéalisée autorise une critique sévère de la civilisation. L'individu n'a pas besoin de la religion chrétienne pour mener une vie vertueuse. La liberté fondamentale de l'homme rend insupportables l'esclavage et l'esprit de conquête des rois. Selon Rousseau la nature est mère de l'homme. L'homme au passé bon, libre, heureux dans l'état de nature : il était un "bon sauvage".

- **L'amour de soi et la pitié** : Mais qu'est-ce qui caractérise l'homme naturel ? Pour Rousseau, la passion est en son fond naturelle. Il y a deux passions naturelles : l'amour de soi et la pitié. L'amour de soi : c'est une sorte d'instinct de conservation. La pitié, elle " nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible et principalement nos semblables ", tout être sensible c'est-à-dire même les animaux.

- **L'homme est libre** : "L'homme est né libre...". "**L'homme est né libre et partout il est dans les fers**". Si la liberté est un droit naturel et inaliénable, la réalité donne pourtant à voir les hommes dans la servitude. La liberté naturelle est une liberté d'indépendance (autarcie) qui consiste à faire tout ce qui est nécessaire pour assurer sa propre conservation. La liberté civile est une liberté d'autonomie qui consiste à se donner à soi-même (auto) ses propres lois (nomos = la loi). Meme si les hommes sont tous également libres, ils entrent naturellement en conflit et

l'issue est décidée par la loi du plus fort. Il ne faut donc pas refuser toute forme d'autorité, mais sentir l'exigence de l'institution d'un état capable de protéger les droits de chacun.

- **La loi est une forme de liberté :** Selon Rousseau : "Il n'y a point de liberté sans lois". Pour comprendre cette idée, il faut se défaire de l'idée que la liberté est absence de contraintes. La liberté d'autrui est une menace plus grande à ma liberté que ne le sont les lois. La liberté de chacun doit s'épanouir dans des limites. Protégeant les droits par les devoirs de chacun, la loi est bien en ce sens la condition de la liberté.

- **Le progrès est la destruction de l'homme :** avec l'évolution et le progrès, l'homme s'est éloigné de la nature et s'est créé l'idée de propriété et donc la division des travaux et la distinction entre les riches et les pauvres. L'homme est devenu méchant, esclave et malheureux par la faute de la société. Selon lui, l'homme naît naturellement bon, c'est la société qui le corrompt. De la propriété provient l'inégalité et la mal.

- **La société est un contrat social :** dans le Contrat Social, Rousseau explique comme la société est née: la société est un contrat social où l'homme a des devoirs à respecter, mais aussi des droits reconnus par la loi. La démocratie est la forme la plus juste du contrat social parce qu'assure à tous liberté et égalité. Il préconise des lois comme expression de la "volonté générale", un "contrat social" sous l'égide du "peuple souverain". On y trouve l'idée d'égalité de tous devant la loi, de justice, de droit. Rousseau défend l'idée de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes préfigurant une des grandes idées de la Révolution française. Le fondement de l'autorité légitime se situe donc dans un contrat d'association par lequel unanimement un groupe d'individu décide désormais de se soumettre à la volonté générale c'est à dire au verdict du suffrage universel. Chacun ainsi se soumet non à un homme mais à la loi et "l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté". Rousseau défend le principe d'une démocratie non pas représentative mais directe où tous les citoyens votent les lois. Seul le pouvoir exécutif pourra être confié à un groupe d'individu. Rousseau s'oppose à la constitution de partis politiques car ils gênent le libre jeu du suffrage universel. La volonté générale est souveraine. Elle ne peut ni se soumettre, ni déléguer ses pouvoirs.

- **Critique de l'absolutisme et exaltation de la démocratie :** si Montesquieu est favorable à la monarchie constitutionnelle et parlementaire à l'anglaise et Voltaire est favorable au Despotisme Illuminé, Rousseau pense que la démocratie est le seul régime qui respecte le peuple. Souverain doit être le peuple, pas le roi. Avec la Révolution française, Rousseau est considéré comme le grand théoricien de la démocratie depuis la

publication du Contrat social (1762). Les grandes idées que Rousseau a exprimé dans ses livres peuvent se résumer ainsi : A) L'homme est né libre et bon, c'est la société qui l'a corrompu. B) La naissance du droit de propriété est la source de tous les maux. C) Les inégalités se créent avec le pouvoir des possédants, des riches contre les pauvres. Rousseau condamne la tyrannie de l'absolutisme royal ou tout autre pouvoir autoritaire et arbitraire.

- **Entre déisme et panthéisme :** Rousseau est, certes, contre le dogmatisme catholique et sa religion n'a rien de cléricale. Il admet trois dogmes : 1) L'existence de Dieu; 2) l'immortalité de l'âme; 3) la liberté de l'homme. Rousseau prône une « religion naturelle » qui se vit par l'expérience individuelle et qui ne repose pas sur une tradition écrite. Rousseau (CPR. Voltaire) rejette la plupart des événements surnaturels (prophétie, miracles) et affirme en général que Dieu (ou « l'Architecte suprême »). Son Dieu n'a rien à voir avec l'horloger de Voltaire. Ce n'est pas la vision intellectuelle de Dieu mais l'exigence d'un rapport interpersonnel de Dieu et soi-même par une sorte de présence immanente : " Dieu plus intime à moi-même que moi-même ", comme disait Saint Augustin. Ceci est dans la droite ligne de la conscience. Ici aussi, le cœur, la conscience me permet d'affirmer que Dieu existe parce que j'en suis intimement persuadé. Chez Rousseau existe une importance du regard et surtout de la parole de Dieu. En effet, nous sommes sous le regard de Dieu, alors que nous nous contentons de paraître sous le regard des autres hommes. Dieu peut voir dans moi et ma vie intérieure est de l'ordre de l'être. Ce n'est que par rapport aux autres hommes que je parais. Pour Rousseau on peut aussi parler d'un Déisme qui s'unit avec le Panthéisme, parce qu'il retrouve Dieu aussi dans la nature.

- **Pédagogie de la nature.** Dans l'*Emile* Rousseau fonde la pédagogie moderne. Rousseau propose avec *Emile ou de l'éducation* un projet éducatif révolutionnaire pour son temps. A son époque l'éducation relevait de systèmes anciens qu'il jugeait inadaptés pour mener l'homme vers le progrès et l'émancipation avec l'esprit critique. La grande innovation de cet ouvrage consiste à placer l'enfant au centre du processus éducatif et à redonner une place essentielle à la mère. Pour l'extraire des influences de la famille et des traditions sociales, Rousseau place son enfant « modèle » à la campagne. La nature est bonne et loin du progrès, l'enfant deviendra juste. L'expérience et l'observation sont plus importantes que les livres. Le travail manuel ainsi que les exercices physiques sont fortement encouragés pour le développement de l'homme idéal dont rêve Rousseau. Le

seul livre qui fait exception est Robinson Crusoé, le roman de Daniel Defoe.

- L'écriture : L'aspect le plus caractéristique de l'écriture de Rousseau est la fusion entre l'éloquence et la poésie. Pour soutenir ses thèses, il a recours à tous les procédés de la rhétorique (apostrophes, fausses interrogations, ironie), mais son langage n'est jamais abstrait. L'idée s'exprime toujours à travers la représentation poétique du monde sensible, l'évocation nostalgique d'un passé idyllique, la peinture suggestive du paysage nature! Sa prose devient ainsi une prose poétique qui fait appel à toutes les caractéristiques de ce mode d'expression: les images, les sonorités, les rythmes.

OEUVRE

LES DISCOURS

DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS DE 1750

Le texte de Jean-Jacques Rousseau répond en deux temps à cette question. La thèse qu'il veut démontrer dans cet ouvrage est que les différents luxes rendus possibles par les sciences et les arts sont contraires à la vertu. Dans la première partie, Jean-Jacques Rousseau démontre que les arts et les sciences ont l'apparence de la vertu mais n'en sont pas : « *L'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences et les arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devaient à nos vertus.* (p.14) Dans la deuxième partie, Rousseau argumente sur le fait que les sciences et les arts conduisent à des vices tels que l'orgueil, l'oisiveté ou la luxure. Or, le fait de vivre dans le luxe n'amène pas forcément la victoire en cas de conflit : « *L'empire romain à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie de gens qui ne savaient pas même ce que c'était que richesse* ». S'opposant au courant de pensée dominant, dans *le Discours de 1750*, Rousseau défend la thèse que la littérature, les sciences et les arts sont responsables de la corruption des mœurs. À ses yeux, le développement de la culture entraîne la recherche de la célébrité, le goût du luxe, les raffinements des mœurs et les inégalités sociales. Illumination, paradoxe, provocation? Il parle lui-même d'une illumination au cours de laquelle des << Joutes de grandes vérités >> se sont imposées à lui.

DISCOURS SUR

L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS DE L'INEGALITE' (1755)

Cet essai

philosophique fut commencé en 1753 et publié en 1755, en réponse à un sujet de l'Académie de Dijon intitulé: 'Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle ?' La préface de Rousseau fait figurer en bonne place la

question suivante: « Quelles expériences seraient nécessaires pour parvenir à connaître l'homme naturel ; et quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société? ». L'état de nature, pour Jean-Jacques Rousseau, occupe une place essentielle dans le questionnement philosophique. Dans *le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de 1755, Rousseau précise sa philosophie politique en montrant que l'inégalité des conditions provient de l'altération que l'humanité a subie en s'éloignant de ses bienheureuses origines. L'homme origine!, en effet, mène une vie heureuse et active au cœur des forêts : il est robuste car il doit chercher sa subsistance et se défendre contre les animaux sauvages ; il a peu de besoins et ses facultés intellectuelles sont peu développées. Lors de cette étape de l'humanité, l'inégalité naturelle est sans conséquence car les hommes vivent dans un isolement relatif. Lorsque les hommes deviennent sédentaires, le langage se perfectionne, leurs passions et leurs violences se développent, mais surtout apparaissent l'agriculture et la métallurgie. La division du travail et la culture des terres imposent l'idée de propriété: « Le premier qui, ayant enclos un terrain s'avisait de dire, "ceci est à moi" et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » Dès lors, l'inégalité des conditions se développe rapidement : les pauvres sont asservis aux riches qui imposent des lois qui leur sont favorables. L'inégalité politique succède à l'inégalité économique : les magistrats d'abord élus deviennent des despotes. L'homme moderne est donc victime du perfectionnement de ses facultés et des progrès de la vie en société. Rousseau est ainsi le seul penseur du siècle à ne pas croire à la sociabilité de l'homme. La démarche de l'auteur est, plus que de promouvoir une République, de fustiger les inégalités politiques ou sociales en démontrant que leur cause n'est pas celle de la nature.

LETTRE A D'ALEMBERT SUR LES SPECTACLES (1758)

C'est une réponse à l'article "Genève" de l'Encyclopédie, dans lequel d'Alembert, inspiré par Voltaire, demandait l'établissement d'un théâtre à Genève où, depuis Calvin, les représentations étaient interdites. Rousseau répond en présentant son point de vue sur le théâtre. Selon lui, la tragédie est condamnable, parce qu'elle excite les passions, et la comédie où « tout est mauvais et pernicieux. » parce qu'elle ridiculise la vertu. En outre, les comédiens, dont les mœurs sont dépravées, offrent un exemple déplorable aux honnêtes citoyens. Rousseau s'oppose encore une fois à Voltaire, lui-même auteur dramatique, et à Diderot qui a élaboré le drame bourgeois. L'une des cibles principales de

sa critique est Le Misanthrope de Molière: la vertu ridiculisée aux yeux du public mondain. On ne peut s'empêcher de penser à Rousseau, si mal à l'aise dans les salons et si maladroit dans les conversations mondaines... Cette lettre provoque la rupture de Rousseau avec les encyclopédistes.

LA NOUVELLE HELOISE (1762)

Julie ou La Nouvelle Héloïse, lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes, recueillies et publiées par Jean-Jacques Rousseau, voilà le titre exact de ce long roman épistolaire que la préface présente comme un livre qui « n'est point fait pour circuler dans le monde » et qui « convient à très peu de lecteurs. » Julie ou La Nouvelle Héloïse est un roman épistolaire, en six parties et cent soixante trois lettres, qui connut un très grand succès aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Résumé *Ce roman épistolaire, relate la passion mouvementée entre un jeune précepteur roturier Saint-Preux et son élève, une jeune noble Julie d'Etanges. La différence sociale interdit tout espoir à Saint-Preux et Julie, après la mort de sa mère, accepte d'épouser M. de Wolmar, un homme bon et plus âgé qu'elle à qui son père l'avait promise. Ce mariage provoque une crise profonde entre eux et pousse Saint Preux à faire le tour du monde. A son retour, désireux de revoir les cousines, il part à Clarens, invité par M. de Wolmar qui - informé du passé - tentera de les guérir en transformant cet amour en amitié. Saint Preux s'émerveille alors du système mis en place à Clarens. Cependant, pendant l'absence de Saint Preux, Julie se jette à l'eau pour sauver son fils cadet et tombe gravement malade. Sa foi, sa sérénité et son courage réussiront à convertir son mari. Elle meurt en confiant à Saint Preux l'éducation de ses enfants ainsi qu'en lui réitérant son amour. Comme l'Héloïse du Moyen Age qui, cruellement séparée de son maître et amant Abélard, entretient avec lui une longue relation épistolaire, de même Julie, amoureuse de son précepteur roturier Saint-Preux, renonce à son amour pour atteindre la vertu et, avec elle, le bonheur. Sous l'influence de Julie, tous les personnages changent : leurs sentiments, leurs réflexions, leurs pensées évoluent vers la vertu. La petite société de Clarens, la demeure de Julie, devient ainsi une société utopique, où règnent l'ordre, la perfection et la sérénité, où tous les personnages qui la fréquentent sont de « belles âmes». Le thème de l'amour est associé à l'exaltation de la vie rustique, opposée aux perversions de la vie urbaine, à l'éloge de l'agriculture, de la solitude, de l'amitié, de la transparence des cœurs. Mais Julie, apaisée et sereine, dans l'ordre domestique de Clarens, ne cache pas des moments d'inquiétude et de nostalgie. Elle croit en l'immortalité de l'âme et vit des*

moments d'extase et de mysticisme, mais elle reste mystérieuse : le romancier ne nous dit pas tout d'elle et elle ne révèle pas complètement ses sentiments. Avant de mourir, elle écrit à Saint-Preux une dernière lettre où elle avoue qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer en secret : « La vertu qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. » dit-elle. Grâce à la foi religieuse, l'existence de Julie prend son sens complet. Malgré les déclarations de l'écrivain, l'âme de Rousseau est profondément romanesque. En effet, Rousseau parvient à fondre, avec une grande harmonie, le raisonnement philosophique et la passion de l'éloquence avec l'amour de la rêverie, l'expression du sentiment, le lyrisme. Si certains thèmes synthétisent sa pensée philosophique (la dénonciation des inégalités des conditions, l'exaltation de la nature qui doit régler la vie matérielle comme la vie affective, le refus d'une religion fondée sur les dogmes, la grâce et le péché originel), d'autres thèmes, comme l'élan mystique, la rêverie, la passion, le goût de la solitude, sont l'expression de son âme. Ce sont, en germe, des thèmes romantiques qui seront repris par Bernardin de Saint-Pierre et par Chateaubriand. Mais La Nouvelle Héloïse introduit d'autres nouveautés. Sur le plan technique, par exemple, avec la conception de la durée. Rousseau a en effet besoin d'une longue durée pour montrer l'évolution des sentiments de ses personnages et justifier leur marche mystique vers Dieu; cette durée lui permet aussi la superposition ou la juxtaposition temporelle des différents points de vue narratifs.

DU CONTRACT SOCIAL (1762)

Si Montesquieu jette les bases de la sociologie, Rousseau pose les fondements de la pensée politique moderne : le consentement populaire est le fondement de l'autorité politique; la démocratie est le seul régime qui respecte véritablement cette forme de légitimité. Les hommes deviennent alors des citoyens parce qu'ils font les lois et parce qu'ils les respectent. Pendant la Révolution, Condorcet dira que Rousseau a mis au jour des vérités qui ne peuvent plus être oubliées. Divisée en quatre livres, l'Œuvre de Rousseau s'attache à montrer que la souveraineté populaire est la seule source légitime du pouvoir et que l'unique contrat acceptable est un contrat qui assure à tous liberté et égalité et qui engage chacun à respecter la volonté générale, c'est-à-dire les lois qui servent l'intérêt de tous.

Résumé LIVRE I Le livre I porte sur la question de la légitimité de l'organisation sociale et donc du droit. Le chapitre 1 appelle à la révolte contre les oppresseurs de la liberté. Le chapitre 2 estime que la légitimité politique ne peut être fondée sur la famille ou plus largement sur la nature. Le chapitre 3 rejette une légitimité fondée sur un pseudo-droit du

plus fort. Le chapitre 4 s'en prend à ceux comme Hobbes qui conçoivent une autorité politique légitimée sur un pacte de soumission. Les chapitres 5 à 9 présentent eux ce que Rousseau estime comme le fondement de la légitimité politique. **LIVRE II** Le livre II porte sur la souveraineté. Dans les chapitres I à III, Rousseau présente les propriétés de la souveraineté. Dans les chapitres IV à V, Rousseau étudie les limites de la souveraineté. Son pouvoir se borne aux conventions générales, autrement dit elle ne peut pas statuer sur des problèmes particuliers. Dans les chapitres VI à XII, Rousseau examine l'exercice de la souveraineté. Dans le chapitre VI, il définit les lois au regard de l'exercice de la souveraineté. Les chapitres VII et VIII vont évoquer le législateur, une personne qui peut guider le souverain dans l'établissement de sa volonté générale. Le chapitre XII revient sur les lois et leurs diverses espèces. **LIVRE III** Le livre III étudie les différentes formes de gouvernement et les remèdes à leur dégénérescence. Dans les chapitre I à II, il définit ce qu'est un gouvernement et comment le souverain peut le choisir. Dans les chapitres III à IX, Rousseau présente les divers types de gouvernements en fonction de leur convenance à un peuple. Dans les livres X à XVIII, il expose la tendance naturelle des gouvernements à dégénérer (chapitre X et XI) et propose des remèdes à cette tendance pour prolonger la vie de l'Etat. Il s'agit que le peuple s'assemble et n'exerce pas sa souveraineté à l'aide de représentants (chapitre XV). **LIVRE IV** Le livre IV étudie le fonctionnement d'une République à l'exemple du modèle romain. Le chapitre I reprend les spécificités de la volonté générale. Les chapitres II à VI étudient en détail l'exemple de la République romaine. Au chapitre VI, Rousseau justifie l'idée de dictature en temps de crise pour sauver l'Etat. Les chapitres VII à VIII vont étudier l'importance des mœurs pour la vie de l'Etat. Le chapitre VII parle de la censure. Le chapitre VIII va parler d'une religion civile en évoquant le christianisme et les religions antiques. On s'éloigne ici du modèle romain car ce chapitre a été rajouté en fait au Contrat social comme nous l'apprend une lettre à son éditeur Rey du 23 décembre 1761. Le chapitre IX est à vrai dire ce qui reste du projet plus vaste dont le préambule nous apprend que le Contrat social n'est qu'une partie. En effet, l'individu isolé ne peut garantir sa liberté : le contrat social transpose sa liberté naturelle au sein de la société et la transforme en liberté morale et politique. Rousseau y exprime son idéal républicain en quatre parties : 1) renonciation à nos droits naturels au profit de l'Etat, qui, par sa protection, conciliera l'égalité et la liberté 2) le peuple tout-puissant sauvegarde, par le truchement d'un législateur, le bien-être général contre les groupements d'intérêts 3) la démocratie doit maintenir sa pureté par des assemblées

législatives 4) création d'une religion d'Etat, ou religion civile. Selon Rousseau, la justice ne peut pas se définir comme «le droit du plus fort». Si la justice était ainsi, les individus les plus puissants seront toujours les plus justes. La justice chez Rousseau consiste en l'harmonie des actes individuels avec l'autorité civile. Mais les individus ne sont contraints à agir que si l'autorité est légitime. Afin de se protéger et de protéger leurs biens, les personnes s'accordent sur une relation contractuelle par laquelle les individus s'engagent à accepter diverses fonctions et obligations en échange des avantages offerts par la coopération sociale : donc le citoyen renonce à certaines libertés, il a des devoirs vers la société, mais par contre il reçoit des droits. La souveraineté est la volonté générale. Ce souverain s'incarne dans le corps politique. Rousseau utilise le terme de «république» pour désigner toute société régie par la loi ou qui est gouvernée par la volonté générale de son peuple. Le contrat social implique un abandon total et inconditionnel par chaque individu de ses propres droits naturels afin d'obtenir les droits associés à la citoyenneté.

Avenir 1, p. 274

Texte 2, p. 184

Profits et pertes du contrat social

Corrigés

Vue d'ensemble

- ① Le passage à l'état civil provoque la perte de la liberté naturelle mais l'acquisition de la dignité morale.

Contenu

- ② Dans la colonne de l'état naturel, on peut ranger l'instinct, l'impulsion physique, l'appétit, les penchants, le caractère animal de l'homme, la liberté naturelle et le droit illimité à tout ce qui tente l'homme, la force, la possession, l'esclavage. Dans la colonne de l'état social, on mettra la justice, la moralité, le devoir, la raison, l'intelligence et l'humanité, la liberté civile et la propriété, la volonté générale, la liberté morale, l'obéissance à la loi. *Âme et homme, qui s'oppose à animal, sont du côté du contrat social. L'homme est aussi appelé être intelligent (l. 13).*
- ③ La *volonté générale* est la volonté des tous les gens qui acceptent le contrat social; elle se distingue de la volonté individuelle qui pousse l'individu à atteindre et prendre par la force tout ce qui le tente. Au contraire, la volonté générale pousse à chercher l'intérêt commun.
- ④ La véritable liberté n'est pas le droit d'atteindre, posséder autant que le permettent les forces de chacun, mais la *liberté civile limitée par la volonté générale* (l. 19; Rousseau dit ailleurs qu'elle «consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui»). La loi est positive, et permet de ne pas être soumis à la *force* ou au *droit du premier occupant* (l. 20). Elle assure donc la propriété, au lieu de la simple et précaire possession.
- ⑤ À la fin du premier paragraphe, Rousseau parle des *abus* qui «dégradent» l'homme *au-dessous* de la condition naturelle. Il pense aux abus de la société de l'Ancien Régime, où les gens du Tiers-État retirent moins d'avantages que d'inconvénients du pacte social.
- Forme
- ⑥ Le paragraphe comporte de nombreuses oppositions: *ce que/ce que, la liberté naturelle/la liberté civile, la possession/la propriété*; mais à l'intérieur même des propositions, il y a un rythme binaire: *liberté et droit, tente et atteindre, liberté et propriété, force ou droit.*
- Synthèse
- ⑦ À une époque où le droit individuel est souvent revendiqué, où le communautarisme est très en vogue (religions, régionalisme, etc.), le texte est bien d'actualité.

Après avoir examiné l'exemple des Romains, « le plus libre et le plus puissant peuple de la terre », Rousseau aborde la question de la religion. Il distingue une « religion de l'homme », qui est une foi individuelle, sans rites collectifs, et une « religion civile » avec des dogmes et des pratiques fixés par l'État. La soumission à cette religion coïncide avec le respect des lois et du contrat social. Le Contrat social aura une influence considérable sur l'évolution de la pensée et sur les événements politiques de la fin du siècle.

Contrairement aux autres philosophes, Rousseau ne se limite pas à proposer des réformes à partir de la situation réelle ; il définit un régime idéal, fondé sur les principes de la liberté et de l'égalité sociale. Cependant son projet se situe sur le plan de l'utopie (qui est par définition ce qui n'existe pas) car Rousseau imagine un peuple de citoyens où chaque individu n'existe que par les rapports et les liens qui l'unissent à la cité, à l'État : ses idées, ses sentiments, ses actions, la totalité de son être découlent de ces liens. On comprend alors pourquoi Rousseau, considéré le père de toutes les révolutions, peut devenir aussi le père de toutes les tyrannies, notamment des conceptions modernes d'un État totalitaire.

EMILE OU DE L'ÉDUCATION (1762)

Dans ce traité, divisé en cinq livres, Rousseau expose ses principes sur l'éducation.

Résumé : *Le traité est composé de cinq livres retraçant les étapes chronologiques de ce programme éducatif. **LIVRE I** Le livre I est consacré à la première enfance, et aux toutes premières impressions et sensations. **LIVRE II** Le livre II suit l'enfant, en gros de deux à sept ans : le précepteur guide le développement de sa sensibilité et de son raisonnement. L'expérience pratique, la découverte par soi-même, ainsi que l'éducation physique jouent un grand rôle. **LIVRE III** Le livre III (de sept à douze ans) aborde l'éducation de l'intelligence : l'observation de la nature fournit la matière à des leçons d'astronomie, de physique, etc. Dans le même temps, Emile est formé à un métier manuel, pour être capable au besoin de gagner sa vie : il sera menuisier. **LIVRE IV** Dans le livre IV, Emile a seize ans : la vie morale et sensible s'éveille en lui. Il est temps d'aborder les questions de sexualité, de morale et de religion. C'est ici que prend place la célèbre Profession de foi du vicaire savoyard, dans laquelle Rousseau définit la religion naturelle. **LIVRE V** Dans le livre V, il s'agit de marier Emile. Il rencontre, aime et épouse Sophie, une jeune fille que l'on a élevée dans les mêmes principes que lui. C'est ainsi qu'est envisagé le problème de l'éducation des filles.*

- Le bébé: obéir à la nature, pas de maillot, pas de nourrice, c'est la mère qui allaite son bébé. Jusqu'à 5 ans: épanouissement physique
- De 5 à 12 ans: éducation du corps et des sens + "liberté bien réglée"
- De 12 à 15 ans: éducation intellectuelle et technique par l'observation de la nature (=cosmographie, physique, géographie) mais sans livres. préparation à la vie sociale = travail manuel

- De 15 à 20 ans: éducation morale et religieuse. C'est l'âge des passions. il faut développer ses passions naturelles et son sens moral Il faut guider sa sensibilité et lui trouver une femme idéale. Il ne faut lui parler de Dieu que quand il est en âge de le concevoir.

Les livres sont étroitement liés à sa vision politique et, encore une fois, en contraste avec les idées de l'époque. L'auteur insiste sur la nécessité pour le père et la mère d'élever eux-mêmes leur enfant à la campagne. L'enfant doit être laissé libre de ses mouvements car il doit apprendre à se conduire raisonnablement au moyen de l'expérience et non pas à l'aide du raisonnement. L'Emile ou de l'éducation est un traité de pédagogie, c'est-à-dire il explique comment éduquer les enfants (CPR. Montaigne-Rabelais). Puisqu'il dénonçait la corruption de son siècle, Rousseau fut naturellement entraîné à proposer une éducation conforme à la nature. "Tout est bien en sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme." Il faut donc protéger l'enfant contre l'influence néfaste de la civilisation.= éducation à la campagne loin de la famille, de la société et des livres + liberté laissée à l'enfant qui se forme par sa propre expérience. Le but de cette éducation est de développer chez l'enfant son sens moral et décourager la vanité, l'esprit de domination, la cupidité, le mensonge... Il s'agit de former en même temps que l'intelligence, une âme naturelle. Les enfants doivent être éduqués du père et de la mère à la campagne. Selon Rousseau la nature est la vraie maîtresse de vie. Les livres ne sont pas nécessaires : la chose nécessaire est l'expérience directe de la nature. Il fait pourtant une exception pour un des grands succès de son époque, le roman de Daniel Defoe, Robinson Crusoé (1719). Il est inutile de charger la mémoire d'un enfant: l'étude des langues, de l'histoire et de la géographie viendront plus tard. C'est à partir des faits qu'Émile assimile les connaissances utiles. Il apprend un métier manuel qui lui permet de comprendre la valeur et la nécessité du travail. L'éducation morale et religieuse est faite à travers la découverte des mœurs des hommes. À partir du spectacle de la nature, Émile comprend que Dieu existe et qu'il est le fondement des vérités morales élémentaires qui guident la conscience. Mais le précepteur doit surtout développer la sensibilité d'Émile en lui offrant l'occasion de laisser agir « la force expansive de son cœur ». Plus tard, le jeune homme rencontrera Sophie, sa future épouse, dont l'éducation fait l'objet du livre V. L'éducation féminine: "Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, leur rendre la vie

agréable et douce: voilà les devoirs des femmes de tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance" : le prototype en est Sophie !

De l'éducation des filles

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme, et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice. Les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, et perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose, et bornée aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne ? Se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non, sans doute ; ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié ; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure ; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir. [...]

Par la loi même de la nature, les femmes, tant pour elles que pour leurs enfants, sont à la merci des jugements des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent ; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles ; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. (...) De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfants ; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès

leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

De l'éducation des filles

Corrigés

Vue d'ensemble

- ① L. 1-5: faire une honnête femme; L. 6-15: une femme doit être cultivée; L.16-20: les femmes soumises au jugement des hommes; L. 21-27: l'éducation des femmes est relative aux hommes.

Lecture méthodique

- ② Les verbes à l'infinitif (*cultiver, négliger...*), ceux qui marquent un conseil à l'impératif (*ne faites point*) ou

une idée d'obligation (*doive, il faut...*), les verbes impersonnels (*il s'ensuit, il faut...*), l'emploi du présent de vérité générale (*les femmes sont à la merci...*), le pluriel de généralisation (*les femmes*) font bien de ce texte un manuel d'éducation.

- ③ Dans le premier paragraphe, pour changer de la généralisation, Rousseau s'adresse directement à une *mère judicieuse* au sujet de sa *filles*. À travers cette mère, Rousseau peut ainsi poser des questions, auxquelles il répond lui-même: *non, sans doute* (L. 10).
- ④ Le texte est argumentatif: il s'agit d'exposer la nécessité d'éduquer les femmes (le but étant de trouver une parfaite épouse pour Émile, l'enfant imaginé par Rousseau), à une époque où l'on s'intéressait seulement à l'éducation des garçons.
- ⑤ Comme pour Émile, il faut, dans l'éducation des femmes, respecter leur nature propre. Ce mot est dit trois fois dans cet extrait (L. 4, 10, 16); et il est le sujet des verbes *dire* (L. 10), *donner* (L. 10 et 13), *vouloir* (L. 11). L'expression *loi de la nature* (L. 16) résume l'obéissance qu'il faut avoir envers elle.
- ⑥ La femme manque de forces physiques mais possède des qualités particulières: *un esprit si agréable et si délié* (L. 11) et leur apparence physique, *leur figure, armes* données par la nature (L. 13). Elles peuvent ainsi *plaire* aux hommes car elles sont soumises à leur jugement.
- ⑦ Rousseau rappelle que les femmes donnent naissance aux hommes (d'où la nécessité pour elles d'avoir une *bonne constitution*, L. 21) et les éduquent dans leurs premières années (d'où la nécessité qu'elles soient elles-mêmes éduquées).
- ⑧ Tout le texte est centré sur l'homme. Dès le début, Rousseau dit que l'éducation des femmes sera profitable à *elle* mais surtout à *nous*, les hommes (L. 5). En effet, la femme cultivée pourra tenir compagnie à l'homme (*se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société?* L. 8), lui plaire physiquement, élever les enfants comme il convient. *Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles...* (L. 23 et suivantes). Dans le troisième paragraphe, Rousseau rappelle que les femmes sont donc soumises totalement à ce que les hommes pensent d'elles.
- ⑨ Rousseau s'oppose à l'asservissement de la femme, transformée en *servante* ou en *automate* par l'homme qui l'empêche de *sentir, connaître*. Il affirme que l'esprit des femmes doit être cultivé... dans certaines limites.

Texte p. 275

ROUSSEAU

La leçon de géographie

CORRIGÉS

Savoir comprendre

- 1 Comme on le perçoit dès la première ligne, le texte s'adresse à un professeur auquel Rousseau donne des conseils pédagogiques, en particulier sur la façon de conduire une leçon de géographie. Le conseil principal est de se mettre toujours au niveau de l'enfant et de le laisser découvrir les choses pour lui-même ; On pourrait donner un sous-titre qui ne concerne pas le contenu de la leçon mais la façon d'enseigner : pédagogie de la découverte.

Savoir interpréter

- 2 Ce passage de *l'Emile* est un texte prescriptif, puisque Rousseau donne des conseils exprimés par des impératifs qui constituent le memento du bon pédagogue : l. 1 *Rendez...*, l. 2. *ne vous pressez pas...*, l. 3. *Mettez...*, l. 20. *Ne tenez point...*, l. 22. *Continuez...* l. 28. *gardez...*, l. 30-31 *n'ajoutez... n'y répondez point, parlez... laissez... soyez*. On note également un futur (l. 28. *vous lui direz*), une interjection négative (l. 20. *ne vous pressez pas*) et des formes de subjonctif de 3^{ème} personne l. 3-10 (*qu'il*) à valeur jussive.
- 3 Structure. **a**) l. 1-10. Introduction où Rousseau affirme le principe de l'enseignement par la découverte ; **b**) l. 11-25 : le déroulement de la leçon de géographie : la méthode ; l'observation de la nature le soir au soleil couchant, le matin à l'aube ; **c**) l. 26-31 la réflexion où le maître se contente de guider l'élève sans donner la réponse.
- 4 **a-b**) L'observation consiste à se déterminer où se couche le soleil et où il se lève en prenant des repères visuels. Toutefois, la description que fait Rousseau du lever du jour est loin d'être scientifique en ce sens que l'objectivité cède la place à la subjectivité des émotions.
- c-d**) Réponses libres.
- 5 L'attitude fondamentale du précepteur est de susciter l'envie de comprendre chez l'élève en lui donnant des stimuli (l'observation de la nature) et le guidant dans sa recherche, par exemple en retournant la question.

Savoir vivre la littérature

- 6 Réponse libre.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorants. (...) Un Parisien croit connaître les hommes, et ne connaît que les Français; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomène extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'univers. Il faut avoir vu de près les bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux, pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupide. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois peut-être la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller. C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des auteurs et les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, et je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvais observer avec ce que j'avais lu, j'ai fini par laisser là les voyageurs, et regretter le temps que j'avais donné pour m'instruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observations de toute espèce il ne faut pas lire, il faut voir.

LES ŒUVRES AUTOBIOGRAPHIQUES

Pour prouver la vérité de sa pensée et montrer la cohérence de ses idées, Rousseau rompt avec ses relations mondaines, adopte un style de vie austère et décide de vivre simplement de son métier de copiste de musique. Attaqué par les philosophes (Voltaire, en particulier, qui a révélé que l'auteur de l'Emile a abandonné ses enfants), condamné par le Parlement et les Églises, Rousseau se sent en effet persécuté, victime d'un complot. De là, son besoin de se justifier, de dire toute la vérité sur lui-même, de montrer qu'aucune contradiction n'existe entre l'homme et son système de pensée.

LES CONFESIONS (1782-1789)

Les *Confessions* sont composées entre 1765 et 1770 et publiées entre 1782 et 1789. Elles racontent 53 ans de vie de Rousseau et elles ne cessent de nous montrer un sujet conscient de lui-même, de sa propre valeur, capable de trouver en lui des principes moraux plus authentiques que toutes les conventions sociales. C'est la société qui est dans l'erreur, dès lors qu'elle se montre incapable de reconnaître la richesse réelle des individus. La « sensibilité » de Jean-Jacques, thème constant, fil conducteur des *Confessions*, se dresse devant le monde comme un défi. Dans son âme sensible, Rousseau se sait plus sincère, plus moral, plus proche de l'ordre naturel que les nobles qui font de lui un simple domestique.

- l'autoportrait : Rousseau est le précurseur de l'autobiographie. La chronologie permet de suivre l'évolution de son personnage dont le lecteur sera le juge. Rousseau y expose ses

défauts en toute sincérité. Les *Confessions* marquent la volonté de Rousseau d'instruire et de se défendre des graves accusations dont il est victime à l'époque. Par son autobiographie, il veut s'absoudre. Cependant, il y a des limites : le choix des faits qu'il raconte est forcément subjectif, sa mémoire est parfois défaillante, et il insiste plus sur ses qualités que sur ses défauts.

- la religion : le titre place l'œuvre sous la double autorité de la pratique religieuse et de saint Augustin. Mais contrairement à lui, Rousseau laïcise l'autobiographie. Sous la plume de l'auteur, Dieu n'est que le garant de la vérité de ses propos. Rousseau fait par ailleurs une critique très vive de la religion catholique (il était lui-même protestant)

- la nature : La nature occupe une place centrale dans sa vie : il réfléchit sur l'état de nature (état mythique où l'homme vit dans un état d'innocence et de liberté, opposé à l'état social où l'homme est asservi). Mais avant d'être une notion, la nature est d'abord paysage: le jeune Jean-Jacques y ressent des émotions vives qui vont façonner sa sensibilité et sa mémoire. La rêverie idyllique et rétrospective lie un paysage à des personnes aimées (Mme de Warens associée au paysage que Jean-Jacques voit de sa fenêtre à Annecy). Cette rêverie imaginaire s'épanouit de façon euphorique, et projette Jean-Jacques vers un futur pressenti comme heureux. Le paysage campagnard : simplicité, innocence, abondance. La nature de Bossey est la simplicité et à l'innocence de l'enfance, à l'atmosphère paisible. Bossey est le paradis de l'enfance dont la perte coïncide avec celle de l'innocence. La nature champêtre est prodigue. Rousseau la voit toujours abondante et nourricière. Jean-Jacques jouit de cette abondante simplicité avec autant de sobriété Le paysage alpestre : Rousseau goûte aussi les paysages de montagne. Par ce besoin de nature, il se démarque de ses contemporains et annonce le Romantisme.

- l'enfance : Rousseau assimile souvent l'enfance au mythe de la chute du Paradis. Lui-même donne souvent l'image d'un homme qui passe du bonheur à la déchéance. L'auteur offre une vision de l'enfance très novatrice pour l'époque (et qui annonce à certains égards la psychanalyse de Freud)

Cette oscillation constante du texte autobiographique entre le récit et son commentaire ne manque de poser quelques problèmes quant à l'authenticité de son intention. Pourquoi raconte-t-on sa vie ?

- ↳ pour se justifier des fautes qu'on a commises?
- ↳ pour voir plus clair en soi, organiser le chaos de sa vie intérieure ?
- ↳ laisser un témoignage, viser une certaine exemplarité ?
- ↳ sauver le passé de l'éphémère et s'opposer à la mort ?

Accéder au plaisir de raconter et de revivre des moments heureux ?
Pour tout cela sans doute. Mais la moindre de ces intentions vient donner à l'entreprise autobiographique une finalité qui menace d'en gêner la sincérité. Le lecteur en haleine par la mise en place d'un dialogue artificiel et rhétorique nécessitant autant un confesseur qu'un confesseur et surtout un confident.

Vue d'ensemble

- 1 Les trois premiers paragraphes racontent la *chasse aux pommes*; le dernier résume l'éducation reçue chez le maître dont Jean-Jacques est l'apprenti.

Lecture méthodique

- 2 L'introduction de l'anecdote est limitée à une phrase qui pique la curiosité; ensuite, le récit est mené sur un rythme enlevé: si l'essentiel du texte est au passé, on trouve des présents de narration dans les paragraphes 2 et 3, employés dans des propositions brèves qui juxtaposent les actions (*j'allonge la broche, je l'ajuste*, l. 22; *en sort, croise les bras*, l. 24).
- 3 Le but à atteindre n'est qu'une simple pomme mais les obstacles sont multiples: fruits enfermés dans la dépense, broche trop courte, pomme trop grosse, chute des morceaux, nouvel essai le lendemain... et tout cela en essayant d'éviter le maître. À chaque fois Rousseau trouve une parade (maître absent, broche allongée, recherche d'un couteau pour couper la pomme trop grosse en morceaux, nouvel essai). Mais dès la phrase d'introduction, on sait que Rousseau risque gros (*me coûta cher*, l. 2). Pour augmenter le suspense de ce qui n'est qu'une polissonnerie d'enfant, Rousseau fait des pauses dans son récit avec des questions oratoires (*Qui dira ma douleur?* l. 10, *Que d'inventions...?* l. 11-12), des appels au lecteur (*Lecteur pitoyable* l. 16, *La plume me tombe des mains*, l. 25).
- 4 Rousseau grossit l'anecdote au point d'en faire un récit épique. Il devient le héros ingénieux auquel rien ne résiste (*que d'inventions*); la métaphore filée du Jardin des Hespérides (avec la maie, le dragon) l'assimile même à Héraklès... Les autres métaphores (du procès avec les morceaux de la pomme comme des *témoins indiscrets qui déposaient contre lui*, l. 20, de la chasse avec *chasse aux pommes*, l. 2, la broche utilisée par le maître) donnent aussi du sérieux à l'aventure. Des hyperboles (*frémir* l. 1, *précieux fruit* l. 5, *ma douleur* l. 10, *affliction* l. 16) exagèrent les sentiments.
- 5 L'auteur regarde avec l'amusement l'enfant qu'il était et nous invite, nous lecteurs, à partager son *rire* (l. 1): par trois fois, il interrompt son récit pour s'adresser directement au lecteur. *Qui dira ma douleur?* (l. 10), *Lecteur pitoyable, partagez mon affliction* (l. 16) sont presque burlesques, tandis que *La plume me tombe des mains* (l. 25) rappelle la punition reçue.
- 6 La pomme était donc celle du jardin des Hespérides, offerte en récompense à celui qui saurait faire preuve d'astuce contre le dragon; mais ici comme dans la Genèse, elle est aussi le fruit défendu, raison de la première faute commise par le jeune Rousseau contre

la loi morale (le vol). Le fruit défendu symbolise l'évolution de l'adolescent, qui juge par lui-même du bien ou mal-fondé des interdictions et brave les interdits pour satisfaire ses désirs.

- 7 *La plume me tombe des mains* assure la complicité du lecteur, comme les autres interventions du narrateur-adulte, mais exprime aussi les conséquences de la faute et la dureté du châtement, annoncée dès la première phrase. Rousseau a dû *essayer de mauvais traitements* (l. 26) dans son enfance.
- 8 Rousseau incrimine ces *mauvais traitements*, en particulier l'inégalité marquée entre les apprentis et le maître. Si la pomme renvoie à l'idée d'innocence première, le serpent est le maître qui incite à la faute. La société toute entière est responsable de cette situation injuste où un enfant ne peut même pas manger à sa faim, de sorte que le vol devient acceptable (*me mettait en droit*, l. 27).

Synthèse

- 9 Avec humour, Rousseau rapporte une anecdote mais en tire une justification morale. Il a raconté avant combien il avait souffert d'une accusation injuste (le peigne de Mlle Lambercier); ici, il justifie un premier vol, présenté comme une aventure amusante, mais qui sera suivi de nombreux autres. Il dit que c'est la société qui corrompt l'innocence naturelle. Et, en même temps, comme il ne s'agit que de pommes, le lecteur est tout prêt à se montrer indulgent envers ce pauvre Rousseau, plutôt maltraité par les autres. Alors, ce premier vol devient emblématique d'une revanche sur la société. C'est ainsi que Rousseau se dispense.

ROUSSEAU

VOLEUR DE POMMES 183

ROUSSEAU *Une nuit délicieuse*

Extrait des *Confessions*, le texte suivant relate le voyage à pied que fait Rousseau, de Paris à Chambéry pour rejoindre sa protectrice Mme de Warens. Jean-Jacques a dix-neuf ans. Il arrive à Lyon.

Je me souviens d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud ce jour-là, la soirée était charmante; la rosée humectait l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres, un rossignol était précisément au-dessus de moi; je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour; mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai, la faim me prit; je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs¹ qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur que j'allais chantant tout le long du chemin.

Les Confessions (1765-1770)

1. piccola moneta d'argento

- 1 Le récit est chronologique. Indiquez-en (en précisant les lignes) les quatre moments: l'introduction, la soirée, la nuit, le matin.
- 2 Dans ce passage Rousseau raconte une histoire qui lui est arrivée (discours narratif). Soulignez, en utilisant trois couleurs différentes, les verbes au présent, au passé simple et à l'imparfait et expliquez la valeur de ces trois temps.
- 3 Relevez les éléments du paysage. La description est-elle précise? Suscite-t-elle des émotions?

LES REVERIES (1776-1678)

Les Rêveries du promeneur solitaire (1776-1778) sont la dernière œuvre de Rousseau, celle où il s'adresse à la postérité (« Me voici donc seul sur la terre. ») pour alterner des propos de moraliste et des récits de promenades. Les complots, les ennemis, les critiques sont oubliés, effacés. Seule la conscience du moi reste, absorbée dans les sensations que suscite le spectacle de la nature, dans l'extase et dans la solitude. Œuvre mêlant autobiographie et réflexions philosophiques, les Rêveries du promeneur solitaire constituent un ensemble d'une centaine de pages, l'auteur employant très généralement la première personne du singulier et apportant par digressions quelques détails sur sa vie. Le livre se compose de dix chapitres de taille inégale, ou promenades, comme autant de réflexions sur la nature de l'Homme et son Esprit. Rousseau, à travers cet ouvrage, présente une vision philosophique du bonheur, proche de la contemplation, de l'état ataraxique, à travers un isolement relatif, une vie paisible, et surtout, une relation fusionnelle avec la nature, développée par la marche, la contemplation, l'herboristerie que Rousseau pratique. Ces Rêveries cherchent à produire chez le lecteur un sentiment d'empathie, un huis-clos, qui permettrait à travers l'auteur de mieux se saisir lui-même. Mais si l'œuvre fait historiquement suite au texte *Les Confessions*, il serait également réducteur de ranger les deux livres dans la même catégorie : ces dernières, également posthumes, voulaient d'abord faire la lumière sur le citoyen Rousseau et sur sa vie. Ici, il ne s'agit bien que d'une invitation au voyage... Une réflexion générale sur son mode de pensée.

Unité 12 – Rousseau

1. VIE. Choisissez la bonne réponse ; si ce n'est pas la bonne réponse, corrigez-la.

- 1 Rousseau arrive à Paris à vingt et un ans. V F
.....
- 2 Rousseau a abandonné ses enfants. V F
.....
- 3 Rousseau devient célèbre quand il gagne le concours avec le *Discours sur les sciences et les arts*. V F
.....
- 4 Le *Discours sur les sciences et les arts* a été publié en 1750. V F
.....
- 5 Le *Contrat social* a été publié en 1872. V F
.....
- 6 Ses deux conceptions d'éducation sont : l'éducation « négative » (0-12 ans) et l'éducation « positive » à partir de 12 ans. V F
.....
- 7 C'est la *Nouvelle Héloïse* qui annonce le romantisme. V F
.....
- 8 Les *Confessions* sont un roman d'analyse. V F
.....
- 9 Il meurt en 1787. V F
.....
- 10 Les cendres de Rousseau sont à Paris, au Panthéon. V F
.....

2. EXTRAITS. Choisissez la bonne réponse ; si ce n'est pas la bonne réponse, corrigez-la.

- 1 Dans l'extrait des *Confessions* Rousseau raconte qu'il a volé des poules. V F
.....
- 2 Pour ce faire, il a utilisé une broche, des supports, un couteau, une latte, des tréteaux. V F
.....
- 3 Il a bien réussi dans son entreprise. V F
.....
- 4 Il arrêtera de voler. V F
.....
- 5 Dans le passage de l'état de nature à l'état civil, l'homme passe de l'instinct à la justice et à la moralité. V F
.....
- 6 Au passage, il gagne sa transformation en être supérieur. V F
.....
- 7 La liberté civile est limitée par l'état. V F
.....
- 8 Une leçon de géographie donne les principes de pédagogie de Rousseau. V F
.....
- 9 Il faut rendre l'apprenant passif. V F
.....
- 10 C'est la découverte personnelle qui permet l'apprentissage. V F
.....